Serpents buveurs d'eau, serpents œnophiles et serpents sanguinaires :
les serpents et leurs boissons dans les sources antiques

Jean TRINQUIER*
ENS Ulm, AOROC-UMR 8546 CNRS-ENS.
Jean.Trinquier@ens.fr

Trinquier J. 2012. Serpents buveurs d'eau, serpents œnophiles et serpents sanguinaires : les serpents et leurs boissons dans les sources antiques. *Anthropozoologica* 47.1 : 177-221.

Les serpents ont-ils soif ? Que boivent-ils ? À ces deux questions, les sources antiques apportent des réponses contrastées, qui tantôt valent pour tous les ophidiens, tantôt seulement pour certaines espèces. D'un côté, les serpents passaient pour des animaux froids, et on concluait logiquement qu'ils n'avaient pas besoin de beaucoup boire, une déduction confirmée par l'observation de spécimens captifs ; telle était notamment la position d'Aristote. D'un autre côté, les serpents venimeux, en particulier les Vipéridés, étaient volontiers mis en rapport avec le chaud et le sec, en raison tant de leur virulence estivale que des effets assoiffants de leur venin ; ils étaient plus facilement que d'autres décrits comme assoiffés, ou amateurs de vin, le vin étant lui aussi considéré comme chaud et sec. Un autre serpent assoiffé est le python des confins indiens et éthiopiens, censé attaquer les éléphants pour les vider de leur sang à la façon d'une sangsue. À travers ces différents cas, la contribution étudie la façon dont s'est élaborée dans l'Antiquité, à partir d'un stock disparate de données légendaires, de représentations mythiques et d'observations attentives, une réflexion sur la crase des différentes espèces d'ophidiens.

MOTS CLÉS
physiologie
composition
crase
toxicologie
épistémologie
légendes
vin
sang
serpents géants
vampire

ABSTRACT
Snakes that drink water, wine, or blood: what do snakes drink according to ancient sources?
Are snakes thirsty? What do they drink? On both questions, ancient sources give contrasting responses, which sometimes apply to all Ophidians, sometimes only to some species. On the one hand, snakes were considered cold animals, so that they did not need to drink much, a deduction confirmed by the observation of captive specimens; in particular, this is Aristotle's view. On the other hand, poisonous snakes, especially the Viperidae, were thought to be rather warm and dry, because they are more virulent in the summer and because their venom makes one thirsty ; so they were more easily than others described as thirsty or wine lovers, in so far as wine was also considered hot and dry. Another thirsty snake is the giant python snake of Indian and Ethiopian borders, supposed to attack the elephants in order to bleed them to death like a leech. Through these cases, the paper studies how reflections on the krasis of the different species of Ophidians developed in Antiquity from a disparate stock of legends, mythical representations and valid observations.

KEY WORDS
Physiology
Composition
Crasis
Toxicology
Epistemology
Legends
Wine
Blood
Giant Snakes
Vampire

* Je remercie Irini-Despina Papaikonomou et Sébastien Barbara pour leurs remarques et leurs précieuses suggestions.

Abréviations

CMG = 1914- .— *Corpus medicorum Graecorum*. Akademie Verlag, Berlin.

FGrHist = Jacoby F. (ed.) 1923- .— *Die Fragmente der griechischen Historiker*. Weidmann, Berlin [puis] Brill, Leydes ; New York ; Cologne.

LIMC = Reverdin O. (ed.) 1981-1999.— *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*. Artemis Verlag, Zurich ; Munich ; Düsseldorf.

RA = Clauser T. *et al.* (eds), 1941-2000.— *Reallexikon für Antike und Christentum*. A. Hiersemann, Stuttgart.

RE = Pauly A., Wissowa G., Kroll W., Witte K., Mittelhaus K., Ziegler K. (dir.) 1894-1980.— *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft : neue Bearbeitung*. J.B. Metzler, Stuttgart.

ThesCRA = 2004-2006.— *Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum*. J. Paul Getty Museum, Los Angeles.

Les références taxonomiques sont empruntées à *The Reptile Database* : www.reptile-database.org

Les sources antiques livrent une riche moisson d'observations et de considérations sur les ophidiens, qui n'ont pas toujours été scrutées avec suffisamment d'attention par des philologues peu au fait des questions zoologiques ou peu intéressés par elles. Les travaux de Liliane Bodson ont ainsi montré de façon exemplaire le parti que l'on pouvait tirer, pour reconstituer les savoirs grecs et romains sur les ophidiens, de l'étude méthodique des zoonymes[1]. La présente contribution ne s'intéressera pas à la façon dont les différentes espèces d'ophidiens étaient reconnues, identifiées et nommées dans l'Antiquité classique, mais aux savoirs relatifs au régime de ces différentes espèces, en ce qui concerne notamment leur façon de se désaltérer[2].

Que boivent les serpents ? Si une telle question peut paraître parfaitement anecdotique, elle n'en présente pas moins un réel enjeu, car elle engage la conception que l'on se faisait de la nature physique des serpents. Or cette question de la constitution élémentaire non seulement des êtres vivants, mais aussi plus largement de l'ensemble des choses matérielles, fut au centre des réflexions et des recherches que les penseurs grecs, qu'ils soient philosophes ou médecins, ont menées sur la φύσις (Lloyd 1990a : 165-166 et 1990b : 149 et *passim*). Sans entrer dans le détail des nombreuses divergences entre théories, on peut dire que la φύσις des différentes espèces animales est caractérisée par un mélange, ou crase, de qualités élémentaires opposées — chaud et froid, humide et sec —, qui constitue sa structure physique propre et détermine tant son fonctionnement que sa place dans la hiérarchie naturelle (Tracy 1969 ; Althoff 1992 ; Zucker 2005b : 59-69 et 158-168 ; Van der Eijk 2008 : 406). Ce mélange varie en fonction de multiples facteurs : l'espèce, l'âge, le sexe, la saison, la région, le climat, voire l'état passager. Dans le cas des ophidiens, la question de leur composition élémentaire et de leur crase caractéristique revêtait une importance particulière, car elle avait notamment à rendre compte de la venimosité de certaines espèces, un trait qu'il importait évidemment au premier chef de comprendre et d'expliquer. Or il existait une corrélation étroite, aux yeux des Grecs, entre la composition élémentaire d'un être vivant et son régime, ce dernier devant servir à maintenir l'équilibre entre qualités élémentaires et à assurer la pérennité du bon mélange. Les observations sur le régime des ophidiens permettaient donc, par inférence, de préciser la crase propre à telle ou telle espèce ; à l'inverse, la façon dont on concevait cette crase n'a pas été sans influencer profondément l'idée qu'on se faisait du régime des ophidiens, et notamment de ce qu'ils étaient censés boire. Il n'est pas toujours facile, dans ces conditions, de faire la part exacte de l'observation, de l'extrapolation à partir de l'expérience et de la pure et simple déduction des-

1. Voir, entre autres, Bodson (1981, 1986 et 2009) ; voir aussi sa contribution au présent volume.

2. Pour un état des connaissances actuelles sur la façon dont les serpents maintiennent leur équilibre hydrique, voir Saint-Girons (1995/2005 : 87-91). Et d'abord, les serpents boivent-ils ? La réponse est positive : les observations de la science moderne nous apprennent que les serpents boivent, mais peu, en aspirant le liquide, goutte à goutte, par l'échancrure située à la base de l'écaille rostrale (Saint-Girons, 1995/2005 : 90).

tinée à faire coïncider les données empiriques avec une théorie préexistante.

Dans les sources antiques, les considérations relatives à ce que boivent les serpents ne ressortissent cependant pas toutes à cette perspective biologique et physiologique. Il faut également compter avec un riche ensemble de représentations culturelles, parfois fort anciennes et véhiculées notamment par les mythes et les rituels, qui associent les ophidiens non seulement à l'eau, mais aussi à d'autres liquides comme le lait, le vin et le sang. Il s'agit de liquides hautement valorisés, et il n'est jamais indifférent qu'un animal en consomme, surtout lorsqu'il s'agit d'un serpent, un animal que toute une série de particularités frappantes éloigne du modèle de ce que François Poplin a appelé « l'animal vrai », c'est-à-dire le quadrupède terrestre[3]. Ce qu'un serpent boit ou est censé boire ne le définit pas seulement dans sa nature élémentaire, mais contribue aussi à préciser son statut, notamment vis-à-vis de la sphère du divin. Il serait cependant aussi artificiel qu'erroné de prétendre établir un partage net entre ce qui relèverait d'un discours « physique » ou médical et ce qui ressortirait au domaine du mythe et des croyances religieuses. Les représentations traditionnelles ont souvent servi de soubassement implicite et inavoué aux théories déployées par les médecins et les philosophes, et c'est à la fois en continuité et en rupture avec elles qu'un savoir herpétologique spécialisé, nourri notamment de l'expérience des médecins et des fabricants de remèdes, s'est peu à peu constitué. Nous essaierons d'étudier dans toute leur complexité les conceptions antiques relatives à ce que boivent les serpents, en examinant, à travers les figures successives du serpent buveur d'eau, du serpent œnophile et du serpent assoiffé de sang[4], comment les observations et les croyances relatives aux liquides convoités par les serpents se sont entrelacées à une réflexion sur la crase propre aux différentes espèces d'ophidiens.

LES SERPENTS ONT-ILS SOIF ?

Les sources anciennes livrent des informations contradictoires sur les besoins hydriques des serpents. Certaines décrivent des serpents torturés par la soif, tandis que d'autres soulignent que les serpents, du fait de leur nature froide, boivent peu et sont presque capables de s'abstenir de boire. La question est encore compliquée par le fait que les ophidiens sont associés à la soif de deux façons différentes, suivant qu'ils ressentent la soif ou qu'ils l'infligent aux victimes de leurs morsures.

Serpents assoiffants et serpents assoiffés

Les serpents assoiffants

La soif joue ainsi un rôle central dans la fable de l'âne et du serpent, conservée à la fois par Nicandre de Colophon et par Élien de Préneste : un âne qui portait sur son dos le don de jouvence, présent que les dieux avaient fait aux hommes, le cède à un serpent pour pouvoir étancher sa soif ; le serpent reçoit en échange la soif qui torturait l'âne, soif qu'il va désormais décocher à ses victimes[5]. Cette histoire offre

3. Voir les réflexions de Poplin (1990 : 45-47), qui commente en particulier le passage des *Lois* de Platon (VII, 824 a 6-7) portant sur l'excellence de la chasse aux quadrupèdes.

4. À côté de l'eau, du vin et du sang, il aurait également été possible de faire une place au lait, puisque certains ophidiens passaient pour téter le lait à même le pis des vaches. Dans la mesure où cette croyance n'est attestée que dans l'Occident latinophone, nous avons préféré la réserver pour une étude ultérieure. Dans le domaine grec, la figure d'un serpent occupé à téter ne se rencontre que dans l'*Orestie* d'Eschyle, dans l'épisode célèbre du rêve de Clytemnestre (*Choéphores*, 526-534 ; *cf.* 928).

5. Nicandre, *Thériaques*, 343-358 et Élien, *Personnalité des animaux*, VI, 51, à compléter par scholies aux *Thériaques* de Nicandre, *ad loc*. p. 149-155 Crugnola. Sur cette fable, voir Deonna (1956) ; Davies (1987) ; Reeve (1996-1997) ; Barbara (à paraître-a) ; Bodson, dans ce volume, 2.1.3.1. Sur les rapports entre la version de Nicandre et celle d'Élien, sur les sources d'Élien, qui utilise Nicandre sans le citer, et sur la portée de la référence qu'il fait à Ibycos, Sophocle, Dinolochos, Aristias et Apollophane, voir Jacques (2002, 120-121) et surtout Barbara (à paraître-a), qui verse opportunément au dossier Philon, *La confusion des langues*, 8 et Callimaque, *Iambes*, II, *Dieg.*, VI, 23-24 Pfeiffer.

une triple étiologie (Barbara, à paraître-a) : elle explique pourquoi l'homme est sujet à la décrépitude, pourquoi le serpent semble à l'inverse, grâce à ses mues successives, jouir d'une jeunesse perpétuelle, pourquoi enfin les serpents ont la soif en partage. Ces trois étiologies ne se situent cependant pas exactement sur le même plan : le propos de la fable est d'opposer l'étonnante faculté de rajeunissement périodique des serpents à la décrépitude à laquelle l'homme ne saurait échapper[6] ; la soif, pour sa part, n'est pas liée à cet argument principal, mais intéresse le couple secondaire de l'âne et du serpent, ainsi que le malheureux concours de circonstances par lequel les hommes ont laissé échapper la jeunesse qui leur était promise. On remarquera en outre que la soif est un attribut qui est partagé de façon bien moins évidente que la mue par l'ensemble des ophidiens. Nicandre et Élien incluent la fable de l'âne et du serpent dans un développement qui porte sur un serpent précis, la « dipsade », et c'est précisément la soif qui autorise ce passage du général au particulier. Il peut certes s'agir d'un artifice de composition propre au poète hellénistique, prompt à exploiter les ressources fournies par l'étymologie de l'adjectif substantivé féminin διψάς, qui dérive du substantif δίψα, la « soif » (Chantraine 1999 : 280 ; Beekes 2010 : 432), pour greffer une fable à portée générale sur un développement consacré à un venimeux particulier. Il n'en reste pas moins vrai qu'il est difficile d'attribuer la soif à l'ensemble des ophidiens, d'autant plus que cette soif n'est pas une soif que le serpent éprouve, mais une soif qu'il inflige à ses victimes.

Comme Liliane Bodson, avec raison, le rappelle fermement contre l'interprétation de certains Modernes[7], le texte de Nicandre est très clair sur ce point[8] :

νοῦσον δ' ἀζαλέην βρωμήτορος οὐλομένη θήρ
δέξατο, καί τε τυπῇσιν ἀμυδροτέρῃσιν ἰάπτει.

« Et le mal aride de l'animal brayant, le funeste serpent l'a reçu en partage, et il le décoche avec des coups moins distincts ».

La « dipsade » est bien l'« assoiffante », puisqu'elle décoche la soif. Le vers sur lequel se conclut la fable de l'âne et du serpent fait ainsi écho à la fin du développement symptomatologique, où il est indiqué que la morsure de la « dipsade » embrase, dessèche et assoiffe, jusqu'à ce que la victime, à force de boire, voie son ventre éclater[9]. Tout aussi explicite est le développement qui concerne le serpent appelé « chêneau » ou « chélydre », puisque les suites de son envenimement sont qualifiées par Nicandre de « destinée funeste » qui « assoiffe hors de mesure » sa victime[10]. À ces deux serpents, on ajoutera le « seps », qualifié de δίψιος par Nicandre[11] ; on suivra là encore Liliane Bodson, qui donne un sens actif à l'adjectif et traduit en conséquence : « l'assoiffant 'putréfie' » (Bodson 2009 : 64, 65-66 pour l'argumentation).

Ces trois serpents forment un ensemble cohérent. La « dipsade », pour reprendre les conclusions de la contribution de Liliane Bodson dans ce volume, désigne d'une part la Vipère ammodyte ou Vipère des sables, *Vipera ammodytes meridionalis* (Boulenger, 1903), qui est la vipère la plus commune en Grèce, d'autre part diverses vipères afro-égypto-asiatiques du genre *Cerastes*, auxquelles il convient sans doute

6. Les données comparatives réunies par Frazer et par d'autres à sa suite invitent à poser un propos encore plus général, visant à expliquer pourquoi la condition humaine est mortelle : voir Frazer (1918 : 1, 49-77) et en dernier lieu Davies (1987 : 66-67, n. 10, pour un bilan bibliographique). La mise en regard de l'homme et du serpent a conduit à reformuler cette problématique en substituant à l'opposition entre condition immortelle et condition mortelle l'opposition décrépitude/rajeunissement.

7. Bodson, contribution à ce volume, 2.1.3.1. Pour Grévin (1567 : 19 ; *cf.* 1568 : 95-97), Kádár (1978 : 44) et Reeve (1996/1997 : 246), la « dipsade » n'est pas l'« assoiffante », mais l'« assoiffée » ; j'emprunte ces références à Liliane Bodson.

8. Nicandre, *Thériaques*, 357-358 (trad. J.-M. Jacques, Paris, Belles Lettres, 2002).

9. Nicandre, *Thériaques*, 338-342.

10. Nicandre, *Thériaques*, 436 : κακὴ δ'ἐπιδίψιος ἄτη. À la suite de Bodson (2009 : 66), je n'adopte pas la correction de Jacques (2002 : 35 et 135) de ἐπιδίψιος en ἐπὶ δίψιος.

11. Nicandre, *Thériaques*, 147.

d'ajouter une vipère irano-afghane, *Eristicophis macmahonii* (Alcock et Finn, 1897), l'Éristicophide de Macmahon. Quant au « seps », il convient, comme l'a montré Liliane Bodson dans une autre étude, d'y reconnaître différentes vipères du pourtour méditerranéen, dont la même Vipère ammodyte et sans doute aussi l'Échide des pyramides (*Echis pyramidum*, Geoffroy Saint-Hilaire, 1827) (Bodson 2009 : 63-110). Malgré les difficultés posées par son identification, le « chêneau » ou « chélydre » doit lui aussi être rangé parmi les Vipéridés (Jacques 2002 : 134-135). La caractérisation de ces différents ophidiens comme assoiffants s'explique par la symptomatologie de leur morsure. La déshydration observée chez les victimes est en fait la conséquence à la fois du double syndrome hémorragique et œdémateux qui est spécifique du syndrome vipérin, et de dérangements non spécifiques comme les sudations profuses, les vomissements et les diarrhées ; les Grecs ont attribué une valeur diagnostique à ce symptôme de la déshydratation (Bodson 2009 : 18-19 ; contribution à ce volume, notamment 1. 2. 3. et 5.1.1.).

Il est cependant, dans les *Thériaques* de Nicandre, un serpent qui est indubitablement assoiffé : il s'agit du « scytale »[12]. Ce serpent, que Nicandre rapproche de l'« amphisbène »[13], possède cependant, à la différence de ce dernier, une « queue de rien du tout », οὐτιδανὴ σειρή (v. 385), et a l'épaisseur d'un bâton ou d'un manche de pioche (v. 386-387)[14], ce qui lui a valu son nom de « scytale »[15] ; ces deux traits rendent impossible l'identification du « scytale » non seulement avec un amphisbène[16], mais encore avec le serpent-minute, *Typhlops vermicularis* (Daudin, 1803)[17] ; ils s'accordent en revanche, comme l'a bien vu Christian Leitz (1997 : 19-21), avec le boa des sables, *Eryx jaculus* (Linné, 1758), un serpent qui se rencontre dans le sud des Balkans, dans certaines îles grecques, en Asie Mineure, Syrie, Irak, Iran, Palestine, dans le nord de la péninsule arabique et en Afrique du Nord (Arnold, Burton & Ovenden 1978 : 189 et Ananjeva *et al.* 2006 : 124). Comme les Amphisbénidés et les Typhlopidés, le boa des sables a une morphologie de fouisseur, avec un corps cylindrique, une tête et une queue qui se distinguent peu du corps ; cette dernière n'est cependant pas obtuse, comme dans les deux familles précédemment mentionnées, mais conique et par conséquent clairement identifiable. La silhouette trapue du boa des sables comme ses dimensions expliquent qu'il soit comparé à un bâton, à un manche de pioche ou encore à la hampe d'un javelot[18]. À propos du « scytale », Nicandre écrit qu'il « reste dans son trou, plon-

12. Nicandre, *Thériaques*, 384-395. Je réserve pour plus loin le *cenchrinès* buveur de sang.

13. Nicandre, *Thériaques*, 384 ; dans les *Thériaques*, le « scytale » suit immédiatement l'« amphisbène ». La lenteur dont Nicandre crédite l'« amphisbène » (v. 372) plaide contre son identification avec *Typhlops vermicularis*, serpent fouisseur vif et difficile à saisir : voir Arnold, Burton & Ovenden (1978 : 188) ; Naulleau (2005 : 139).

14. Il s'agit non seulement d'une analogie de forme, mais aussi d'une analogie de taille.

15. Sur σκυτάλη, « bâton », employé par transfert métaphorique comme zoonyme, voir Chantraine (1977/1999 : 1024) ; Bodson (1986 : 70) ; Beekes (2010 : 1363).

16. Les amphisbènes, qui appartiennent comme les serpents au groupe des Squamates apodes, sont des animaux serpentiformes et fouisseurs qui possèdent des sillons cutanés leur donnant un aspect annelé et les faisant ressembler à de gros vers de terre : voir Rage (2005 : 27). Ils doivent leur nom au fait qu'ils sont capables de se mouvoir aussi bien vers l'avant que vers l'arrière ; leur tête et leur queue, obtuses, sont d'autant moins facilement discernables que les yeux, minuscules, sont peu visibles : voir Guibé (1970 : 1124). Ils sont représentés sur le pourtour méditerranéen par la famille des *Blanidae* Kearney, 2003 ; *Blanus strauchi* se rencontre en Asie Mineure, dans les îles du Dodécannèse, ainsi que dans sur les côtes du Levant : voir Clark & Clark (1973 : 45), Sindaco & Jeremčenko (2008 : 91 et 288, carte 16). Quant à *Blanus cinereus*, *Blanus mettetali* et *Blanus tingitanus*, il est peu probable qu'ils soient parvenus à la connaissance de Nicandre, étant donné leur localisation ibérique et marocaine : voir Sindaco & Jeremenko (2008 : 90-91 et 288, carte 16). La longueur de *Blanus strauchi*, qui ne dépasse pas 30 cm (Alexander, 1966), exclut l'identification du « scytale » de Nicandre avec un amphisbène, proposée après d'autres par Jacques (2002, 128).

17. Le diamètre de *Typhlops vermicularis* ne dépasse pas en effet 5 mm et sa queue, de forme obtuse et s'interrompant brusquement, peut sembler inexistante. Sur *Typhlops vermicularis*, voir *supra*, n. 13 et Ananjeva *et al.* (2006 : 118-119).

18. Bâton : voir *supra*, n. 15 ; manche de pioche : Nicandre, *Thériaques*, *loc. cit.* ; hampe de javelot : dénomination scientifique.

gé dans un profond sommeil, et […] se nourrit de la terre qu'il a à sa portée, sans rien faire pour chasser la soif, malgré son envie », φωλεύει βαθύϋπνος, ἀπ' εἰκαίης δὲ βοτεῖται / γαίης οὐδ' ἀπὸ δίψος ἀλέξεται ἱεμένη περ[19]. Cette fois-ci, la soif est effectivement éprouvée par le « scytale », qui ne saurait en outre la décocher, car il n'est pas venimeux et n'est pas présenté comme tel par Nicandre, qui ne lui consacre aucun développement symptomatologique. La soif prêtée au « scytale » s'explique sans doute à la fois par la prédilection du boa des sables pour les zones arides et les habitats secs[20], et par ses habitudes fouisseuses, qui le conduisent à passer la plupart de son temps sous terre ; en disant que le « scytale », malgré son désir, n'étanche pas sa soif, Nicandre ne fait rien d'autre que souligner, d'une façon discrètement dramatisée et avec la légère touche de pathétique qu'introduit le thème de l'inassouvissement, que le « scytale » est totalement inféodé à l'élément terreux, ce qui au demeurant n'est pas totalement exact, puisqu'il arrive à *Eryx jaculus* de remonter à la surface du sol, surtout pendant la nuit ou au crépuscule[21]. Dans les *Thériaques* de Nicandre, on a donc d'un côté un serpent assoiffé qui n'est pas venimeux, de l'autre des serpents venimeux et assoiffants. Ce dernier caractère a même donné son nom à une sorte particulière, la « dipsade », sur laquelle se cristallise la figure du serpent assoiffant.

Les serpents assoiffés

Une fois fermement établi que les Vipéridés étaient considérés comme des serpents assoiffants, il convient cependant de se demander s'ils ne pouvaient pas être perçus comme simultanément assoiffants et assoiffés, deux traits qui ne s'excluent pas forcément. Certes, rien dans les *Thériaques* ne les désigne explicitement comme assoiffés, mais certains détails ou expressions n'en pouvaient pas moins être interprétés en ce sens. Lorsqu'il est dit, par exemple, que le serpent « reçut en partage », δέξατο, la soif de l'âne et qu'il décoche depuis lors le mal assoiffant, il n'est pas interdit de penser qu'il est lui-même tourmenté par la soif qu'il s'empresse de communiquer à ses victimes. La notice consacrée au « chersydre » offre également matière à réflexion. Le « chersydre » est un serpent aux mœurs aquatiques, friand de grenouilles, qui devient terrestre lorsque la canicule a asséché les mares, une transformation paradoxale dont son nom de « chersydre », littéralement « l'aquatico-terrestre », fait état. Dans la phase terrestre de son existence, la venimosité du « chersydre » est censée s'exacerber, et la symptomatologie de sa morsure rappelle alors de près celle d'une morsure de Vipéridé[22]. Dans le livre que Théophraste avait consacré aux venimeux, il n'est d'ailleurs pas question, autant que nous puissions en juger par les quelques fragments qui nous sont parvenus, de « chersydres », mais d'« hydres » qui se transforment en « vipères » lorsque les marais s'assèchent[23]. On en conclura que le « chersydre », dans sa phase terrestre, est proche des vipères, au point même de se confondre avec elles[24]. Est-il lui aussi un serpent

19. Nicandre, *Thériaques*, 394-395 (trad. J.-M. Jacques, Paris, Belles Lettres, 2002).

20. *Eryx jaculus* affectionne les endroits couverts d'une bonne couche de sol léger ou de sable, comme les terres arables, les plages sèches, ou même le sol sableux tapissant le fond des cavités rocheuses : Arnold, Burton & Ovenden (1978 : 189).

21. Voir les références données dans la n. précédente.

22. Sur la symptomatologie de la morsure du « chersydre », voir Jacques (2002 : 124) et Bodson (2009 : 56). Sur la venimosité exacerbée du « chersydre » lors de sa phase terrestre, voir aussi Philouménos, *Sur les animaux venimeux et leur venin*, XXIV, 2, p. 30 W.

23. Théophraste, *Histoire des plantes*, II, 4, 4 ; *cf. Sur les animaux qui mordent ou piquent*, fr. 5 Rose = 18 Jacques. L'auteur des *Géoponiques* (15, 1, 21) rapporte la même information sous le double nom d'Aristote et de Théophraste, tandis qu'une scholie de Théocrite (scholies à Théocrite, VII, 22, p. 85, 14 Wendel = Aristote, fr. 328 R^3) prête à Aristote l'opinion selon laquelle le lézard pourrait, dans les mêmes conditions, se transformer en vipère, mais il s'agit manifestement là d'une confusion.

24. Le cas du « chersydre » n'est pas encore totalement éclairci. Au terme du développement qu'il consacre à ce serpent, J.-M. Jacques refuse de se prononcer sur son identification, même s'il l'assimile quelques pages plus loin à un Vipéridé : Jacques (2002 : 124-125 et 134) ; voir dans le même sens Leitz (1997 : 115-119), qui croit pouvoir y reconnaître *Macrovipera lebetina* (Linné,

assoiffant ? Nicandre se contente de le montrer en train de parcourir, une fois l'été venu, ses « voies altérées », διψήρεας ὄγμους[25]. Appliqué à des lieux, l'adjectif διψήρης ou διψηρός qualifie des étendues arides, des terres assoiffées, et tel est bien son sens ici[26] ; l'épithète a pour fonction de souligner les conditions environnementales qui entraînent un changement radical dans le comportement du serpent. Cette élucidation du sens littéral ne tient cependant pas compte du riche réseau de correspondances qui se tissent entre le développement symptomatologique et l'exposé zoologique et bio-écologique, qui se succèdent ici dans un ordre atypique[27]. Il y a en fait un parallélisme étroit entre la transformation du corps sous l'effet de la morsure et du venin et celle de l'environnement sous l'action de la canicule. La peau se dessèche et se crevasse, des plaies purulentes apparaissent, et le corps est ravagé par des douleurs brûlantes[28]. C'est précisément le processus qui affecte l'environnement aquatique : l'eau est bue par Sirius, la terre est assoiffée, le soleil brûlant règne en maître[29] ; si aucun terme[30], dans la description des marais qui s'assèchent, ne renvoie explicitement à l'idée de putréfaction qui domine la partie symptomatologique, il était cependant largement admis dans l'Antiquité que les marécages n'étaient jamais aussi dangereux et pestilentiels que pendant les mois les plus chauds de l'année, lorsque la qualité de leurs eaux se détériorait, qu'ils dégageaient une odeur putride et qu'ils semblaient devenir le lieu d'obscures fermenta-

1758). Les témoignages antiques relatifs au « chersydre » sont particulièrement embrouillés du fait de multiples transferts et contaminations ; il faut remonter jusqu'à l'« hydre » de Philoctète, mentionnée dans le catalogue des vaisseaux du chant II de l'*Iliade* (v. 723), dont l'identification fait partie dans l'Antiquité des questions homériques classiques : voir Morel (1927 : 378-386) ; Wick (2009 : 279-288) ; Barbara (à paraître-b). La difficulté que pose son identification tient notamment au fait que dans l'aire géographique qui intéresse l'herpétologie antique, les serpents aquatiques comme *Natrix natrix*, *Natrix maura* ou *Natrix tessellata* ne sont pas venimeux, tandis que les serpents venimeux ne sont pas aquatiques, même s'ils peuvent nager à l'occasion. Il faut donc soit admettre que les serpents aquatiques étaient tenus à tort pour venimeux dans l'Antiquité (Barbara, à paraître-b), soit considérer que le « chersydre » résulte de la confusion ou de la synthèse de deux serpents différents (Aufrère, à paraître), deux solutions qui peuvent au demeurant se combiner. S. H. Aufrère a fait notablement progresser la question d'une part en notant l'ancrage égyptien des notices relatives au « chersydre », d'autre part en tirant parti de la ressemblance, notée par Nicandre, du « chersydre » avec le cobra, *aspis*, qui oriente l'attention vers la couleuvre de Montpellier, *Malpolon monspessulanus* (Herman, 1804) : *M. monspessulanus*, comme les Élapidés du genre *Naja* qui se rencontrent en Égypte, peut atteindre jusqu'à 2,50 m de long et possède une posture d'intimidation comparable, redressant la partie antérieure de son corps, aplatissant ses côtes cervicales de façon à former une sorte de capuchon, et soufflant bruyamment. On notera cependant que selon Philouménos (24, 2 p. 30 W.), le « chersydre » ressemble au cobra, sauf justement en ce qui concerne l'élargissement du cou. Il reste également à voir si la symptomatologie de la morsure de *M. monspessulanus*, qui est un serpent opisthoglyphe, est compatible avec le tableau qu'en dresse Nicandre, qui évoque plutôt un Vipéridé (voir *supra*, n. 22) ; sur ce point, voir cependant les arguments d'Aufrère, qui cite opportunément le Papyrus ophiologique de Brooklyn : Aufrère (à paraître).

25. Nicandre, *Thériaques*, 371.

26. Voir Strabon, *Géographie*, VIII, 6, 7 ; XVI, 2, 40 (= Posidonius, *FGrHist* 87 F 70 J.) ; Denys le Périégète, *Description de la terre*, 182 ; *Etymologicum Genuinum*, 1025, s.v. Ἀπία (II, 125 Lasserre & Livadaras) ; *Etymologicum Gudianum*, s.v. Ἀπία (I, 166 de Stefani). Les scholies (371d et e, p. 159 Crugnola) donnent pour équivalents καταξήρους et πολλοδίψους.

27. La présentation du « chersydre » se limite en effet dans un premier temps à l'indication de sa ressemblance avec le cobra. Ce n'est qu'après le développement symptomatologique que Nicandre revient en détail sur les habitudes du « chersydre ».

28. Nicandre, *Thériaques*, 360-365.

29. Nicandre, *Thériaques*, 366-371.

30. La seconde partie du vers 368 mérite cependant d'être discutée dans cette perspective : τρύγη δ' ἐν πυθμένι λίμνης. Tel en est le texte, si l'on n'adopte pas la correction proposée par Gow (1954 : 114) : τρύγῃ (ou -ῇ) δ' ἐν πυθμένι λίμνη. Le substantif τρύγη a été compris tantôt dans son sens de « moisson », tantôt dans celui de « sécheresse », de « desséchement ». Même si la mise en culture des espaces palustres pourrait être une façon d'exprimer leur asséchement, le sens de « moisson » paraît ici en décalage avec le tableau d'une terre ravagée par la canicule que développe le texte. La traduction par « sécheresse », mal attestée, s'appuie cependant sur l'autorité des scholiastes et des lexicographes : voir Jacques (2002 : 30). En traduisant par « dépôt », J.-M. Jacques (loc. cit.) lui donne un sens concret : « ce qui résulte de l'asséchement ». La proximité des substantifs τρύγη, dont le sens le plus courant est celui de « vendange », et τρύξ, lequel désigne pour sa part le moût, puis la lie d'un liquide, deux substantifs qui pourraient être apparentés (Chantraine 1999 : 1139 ; Beekes 2010 : II, 1511-1512), accrédite peut-être cette interprétation : τρύγη désignerait alors un dépôt de matière organique qui fermenterait ou pourrirait sous l'effet de la chaleur.

tions, de secrets pourrissements (Traina 1988 ; Borca 1995, 1997 et 2000 ; Trinquier 2008b). Cette série de correspondances invite à mettre en parallèle les effets du « chersydre » et de son venin d'une part, et ceux du soleil et de la canicule d'autre part ; l'un et l'autre dessèchent et assoiffent, et leur solidarité se donne à voir dans l'image du « chersydre » « chauffant au soleil son corps redoutable », θάλπων ἠελίῳ βλοσυρὸν δέμας[31]. On retrouve donc bien la figure du serpent assoiffant. Le « chersydre », cependant, apparaît également solidaire de l'environnement où il évolue ; il est chassé de son marais par la sécheresse et se confond avec le sol craquelé et assoiffé sur lequel il rampe. Dans ces conditions, il pourrait lui aussi connaître la soif ; ce serait alors par une sorte d'hypallage que l'adjectif διψήρεας qualifierait les « voies » empruntées par le « chersydre », et non le « chersydre » lui-même. Telle sera notamment, comme nous le verrons, la lecture virgilienne du passage[32]. Ce n'est cependant là qu'une lecture possible, que rien dans le texte n'impose absolument.

Ce qu'il y a de sûr, en revanche, c'est qu'il existe aux yeux de Nicandre une corrélation étroite entre la canicule et le regain d'activité du « chersydre ». Cette idée se retrouve dans les *Thériaques* à propos d'un autre Vipéridé, le *cenchrinès*, que Nicandre décrit « tout bouillant d'ardeur », μαιμώσσων, « quand le soleil darde son rayon le plus estival », ὅτ' ἠελίοιο θερειτάτη ἵσταται ἀκτίς[33]. Le lien ainsi établi entre la température et la virulence des serpents dérive sans doute d'observations aisément accessibles, dont la portée a été cependant exagérée. Dans les pays tempérés, en effet, les serpents sont particulièrement actifs en été, alors qu'ils hivernent à la morte saison, période pendant laquelle ils sont inoffensifs[34] ; de cette activité estivale, les hommes étaient d'autant plus facilement les témoins ou les victimes que les travaux des champs, en particulier les moissons, les tenaient à l'extérieur pendant cette période de l'année[35]. De là à imaginer que les serpents étaient excités, voire exaspérés par la chaleur, il n'y a qu'un pas, souvent franchi dans l'Antiquité[36]. Pour établir que le froid ralentit et endort tandis que le chaud excite et réveille, Galien se réfère à l'exemple des serpents comme à un fait d'expérience exempt de toute contestation et propre à servir de point de départ à un raisonnement par analogie[37] :

Καὶ τὰ ψυχρότερα δὲ τῶν ζῴων ἐν τῷ χειμῶνι φωλεύει διὰ τὴν ψύξιν, ὅμοια νεκροῖς κείμενα· καὶ τὰς ἐχίδνας ἔστιν ἰδεῖν τηνικαῦτα μηδ' εἰ ταῖς χερσὶν ἀνελόμενος βαστάζοις, δακνούσας, ὡς ἔν γε τῷ θέρει καὶ τοῦτο τὸ ζῷον καὶ οἱ ἄλλοι πάντες ὄφεις, μάλιστ'ἐν τοῖς ὑπὸ κύνα καύμασιν, ὅταν ἐγκαυθῶσι σφοδρῶς, ἐοίκασιν μαινομένοις, ἡσυχάζειν οὐδ' ἐπὶ βραχὺ δυνάμενοι. Τοῦτο γοῦν αὐτὸ θεασάμενος αὐτῶν καὶ ὁ Νίκανδρος ἔγραψεν περὶ τοῦ κεγχρίνου,

Μὴ σύ γε, θαρσαλέος περ ἐὼν, θέλε βήμεναι ἄντην
Μαινομένου κεγχρίνου.

« Les animaux froids se terrent pendant l'hiver à cause de l'action du froid, gisant comme des cadavres ; on peut voir qu'en cette saison même les vipères ne mordent pas, même si on les prend et qu'on les porte dans ses mains, alors qu'en été, particulièrement au moment de la canicule, qui soumet ces ani-

31. Nicandre, *Thériaques*, 370. Il est possible que ce parallélisme entre le serpent venimeux et l'ardeur brûlante du soleil puise ses racines dans la culture égyptienne, où le cobra dressé est « une représentation du rayonnement diurne, lumineux et brûlant du soleil » (Vernus & Yoyotte 2005 : 321) ; or le « chersydre » est justement comparé par Nicandre au cobra. Sur l'ancrage égyptien de la notice de Nicandre sur le « chersydre », voir *supra*, n. 24.

32. Voir *infra*, p. 186.

33. Nicandre, *Thériaques*, 469-470 (trad. J.-M. Jacques, Paris, Belles Lettres, 2002). Sur le *cenchrinès*, voir *infra*, p. 185.

34. Le fait est noté par exemple par Théophraste, *Sur les animaux qui mordent ou piquent*, fr. 11 Rose = 10 Jacques, *ap.* Priscien le Lydien, *Réponses à Chosroès*, IX, p. 97 B. et pseudo-Aristote, *Notices extraordinaires*, 142, 845a10. *Cf.* Ésope, *Fables*, 176 P. = 82 Ch. et Phèdre, *Fables*, IV, 20. Il est avéré (Saint-Girons 1995/2005 : 76-86) que la plupart des fonctions des reptiles ne peuvent se réaliser qu'à des températures relativement élevées, si bien qu'une élévation de la température accélère toutes les réactions chimiques qui se produisent à l'intérieur de l'organisme, permettant au serpent de se montrer actif et de se mouvoir avec rapidité.

35. Nicandre, *Thériaques*, 121-123 ; voir Jacques (2002 : 91).

36. Voir Jacques (2002 : 91-92, n. 15 et 2003 : 249).

37. Galien, *Sur les lieux affectés*, II, 5 (VIII, 132-133 K.).

maux à une chaleur particulièrement brûlante, aussi bien les vipères que tous les autres serpents semblent en proie à une folie furieuse, incapables qu'ils sont de se tenir tranquilles ne serait-ce qu'un instant. En tout cas, c'est pour avoir justement observé au sujet des serpents ce phénomène que Nicandre a écrit à propos du *cenchrinès* : "garde-toi, si hardi que tu sois, de marcher au-devant du *cenchrinès* furieux" ».

À ces variations saisonnières, voire journalières[38], s'ajoutaient les variations régionales : les Grecs avaient clairement conscience de la dangerosité accrue de l'herpétofaune venimeuse des régions orientales et méridionales et redoutaient tout particulièrement les serpents libyens, qui jouissaient d'une triste renommée[39]. L'expression la plus claire de cette idée se trouve dans le livre V de la *Médecine* de l'encyclopédiste latin Celse[40] :

Verum haec genera serpentium et peregrina et aliquanto magis pestifera sunt, maximeque aestuosis locis gignuntur. Italia frigidioresque regiones hac quoque parte salubritatem habent, quod minus terribiles angues edunt.

« Du reste, ces sortes de serpents[41] vivent dans des pays étrangers et sont particulièrement venimeux ; ils naissent surtout dans les pays brûlés par la chaleur. L'Italie et les régions plus froides se recommandent de ce point de vue aussi par leur salubrité, car elles produisent des serpents moins redoutables. »

Ce constat invitait à établir une corrélation entre la chaleur d'une part, l'activité, l'agressivité et la venimosité de l'herpétofaune d'autre part[42], et à considérer les serpents venimeux terrestres comme des animaux caniculaires. Par esprit de système, l'effet de la chaleur sur le comportement des serpents était au demeurant largement exagéré. En particulier, les observateurs antiques ne semblent pas s'être avisés qu'il existe pour les serpents une température maximale critique au-delà de laquelle les fonctions du serpent se dégradent jusqu'à s'arrêter au voisinage du maximum létal (Saint-Girons 1995/2005 : 79)[43]. C'est ainsi que dans les pays méditerranéens, les serpents assurent leur thermorégulation, lors des périodes estivales chaudes, en se réfugiant à l'ombre ou dans un abri souterrain aux heures les plus torrides de la journée ; à l'inverse, partout où la température de la nuit est suffisamment élevée, ils deviennent au moins partiellement nocturnes (Saint-Girons 1995/2005 : 83-84), ce qui est le cas de la plupart des Vipéridés du pourtour méditerranéen (Arnold, Burton & Ovenden 1978 : 211 et 223 ; Dimitropoulos & Ioannidis 2002 : 189). Ce changement de comportement était d'ailleurs bien connu des Anciens, puisque Nicandre, dans la partie prophylactique de ses *Thériaques*, indique les précautions que doit prendre pour se prémunir des morsures des

38. Sur la virulence et l'agressivité des serpents venimeux à l'heure du midi, voir Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 1505 et Nicandre, *Thériaques*, 400-402, avec le commentaire de Barbara (2006 : 127-128) ; *cf.* Lucien, *L'amateur de mensonges ou l'incrédule*, 11. Pour les scorpions, voir Apollodore, *Sur les venimeux*, fr. 5 Jacques, *ap.* Pline, *Histoire naturelle*, XI, 87-88. C'est un exemple parmi beaucoup d'autres de la valorisation antique de l'heure de midi, heure cruciale entre toutes : voir Borgeaud (1979 : 167-168) ; Speyer (1984 : 314-326) ; Caillois (1991) ; Stramaglia (1999 : 47-48).

39. Sur la dangerosité des herpétofaunes orientale et méridionale, voir les références réunies par Jacques (2002 : 92). Sur la dangerosité extrême de l'herpétofaune libyenne, voir Barbara (2008).

40. Celse, *Médecine*, V, 27, 10. *Cf.* Théophraste *Sur les animaux qui piquent ou mordent*, fr. 11 Rose = 10 Jacques cit. Outre la chaleur et la sécheresse, un habitat montagneux et un environnement âpre contribueraient à rendre les serpents plus virulents ; il s'agit de l'application aux serpents d'un déterminisme climatique et environnemental qui s'applique à tous les animaux : voir Aristote, *Histoire des animaux*, VII (VIII), 29, 607 a 9-13 éd. Balme, avec les remarques de Borca (2001).

41. Celse vient de mentionner l'*aspis*, le *cerastes*, la *dipsas*, l'*haemorrhois* et le *chelydrus*.

42. Certaines sources semblent même suggérer que la chaleur peut modifier les caractéristiques du venin : voir Jacques 2002 : 91-92, n. 15. Il est rare cependant qu'elles indiquent par quel mécanisme le venin devient plus dangereux et en quoi il se modifie. Philouménos (*Sur les animaux venimeux et leur venin*, XXIV, 2, p. 30 W.) fait partiellement exception, puisqu'il prête au « chersydre », dans sa phase terrestre, un venin « plus pur », εἰλικρινέστατος, et par conséquent « plus virulent », χαλεπώτερος.

43. Il y a cependant une certaine ambiguïté dans ces représentations de serpents rendus furieux par la chaleur ; si tel est sur eux l'effet de la chaleur, c'est aux yeux de certains auteurs parce qu'ils ne la supportent pas et qu'ils cherchent à la fuir, comme l'expose très clairement Apollonios de Rhodes dans le chant IV des *Argonautiques* (vers 1505-1506 et 1541-1545).

venimeux celui qui s'apprête à dormir en été à la belle étoile[44]. À ma connaissance, cependant, le fait que les vipères deviennent partiellement nocturnes pendant la période la plus chaude de l'année n'a jamais été utilisé comme argument pour remettre en question les représentations hyperboliques de serpents déchaînant leur agressivité en pleine chaleur, représentations qui relèvent plus de l'imagination que de l'observation.

De serpents rendus agressifs par la chaleur, il était facile de passer, par un léger déplacement, à des serpents exaspérés par la soif. Ce déplacement pouvait se faire d'autant plus aisément que les Vipéridés, comme nous l'avons vu, étaient par ailleurs considérés comme des serpents assoiffants. Excités par la chaleur, infligeant des morsures de feu qui communiquaient à leurs victimes une soif inextinguible, ils pouvaient sans difficulté être également décrits comme assoiffés, tant l'ensemble de leurs caractéristiques se laissait facilement ordonné autour de l'idée de soif : c'est parce que la soif les étreint que les serpents deviennent agressifs, ils y gagnent un surcroît de venimosité et communiquent cette soif par leurs morsures à leurs victimes. Tout entière placée sous le signe du sec et du brûlant, l'image des Vipéridés gagne ainsi en cohérence[45].

Dans l'état actuel de la documentation, il faut cependant attendre la seconde moitié du Ier siècle avant notre ère pour trouver, dans la littérature latine, la première mention explicite de serpents venimeux assoiffés. Faisant, dans sa monographie sur la *Guerre de Jugurtha*, le récit d'un raid victorieux mené par le général romain Marius contre la place forte de Capsa (moderne Gafsa), située au milieu d'une région inhospitalière et aride, l'historien Salluste souligne en ces termes la dangerosité de l'herpétofaune de ces zones désertiques : « le serpent, dangereux par lui-même, n'a rien qui l'exaspère autant que la soif »[46]. Dans la décennie qui suit, l'idée réapparaît dans la description que donne Virgile, au chant III des *Géorgiques*, d'un « serpent malfaisant », *malus anguis*, de la *Calabria*[47], qui emprunte la plupart de ses traits au « chersydre » de Nicandre[48]. Il assouvit comme lui sa voracité sur la faune des marais, avant d'en être chassé et de gagner la terre ferme ; c'est alors qu'« il se déchaîne dans la campagne, exaspéré par la soif et affolé par la canicule »[49].

Lucain, dans sa *Pharsale*, fait lui aussi état de serpents assoiffés lorsqu'il narre l'épisode de la traversée par Caton et par ses troupes du désert syrtique, où pullulent les serpents venimeux. La première source rencontrée par l'armée est infestée de cobras, *aspides*, et de « dipsades »[50], donnant ainsi l'occasion à Caton de faire montre à la fois de sa *uirtus* et de sa science en matière d'envenimement[51]. C'est à dessein que Lucain place « l'assoiffante » à côté de la source qui doit sauver des affres de la soif l'armée romaine durement éprouvée. Par surcroît d'ingéniosité et dans une formule brillamment oxymorique qui s'appuie sur un jeu étymologique[52], il l'imagine

44. Nicandre, *Thériaques*, 21-114.

45. Sur ce point, voir *infra*, p. 196-197. Un exemple inverse est fourni par le cobra, ἀσπίς, dont l'indolence semble calquée sur les effets de son venin, censé procurer un sommeil comateux amenant une mort sans douleur : voir par ex. Nicandre, *Thériaques*, 157-189, avec Jacques (1969 : 40-44). On n'en conclura pas que l'indolence du cobra est un trait seulement déduit des effets du venin.

46. Salluste, *Guerre de Jugurtha*, LXXXIX, 5 : *natura serpentium ipsa perniciosa siti magis quam alia re accenditur* (trad. A. Ernout, Paris, Belles Lettres, 1941).

47. Virgile, *Géorgiques*, III, 425-439. La *Calabria* antique correspond à l'actuel Salento.

48. Voir à ce sujet Cazzaniga (1960 : 21) ; Thomas (1988 : 121-123) ; Mynors (1990 : 245-246) ; Jacques (2002 : 124-125) ; Erren (2003 : 732-736) ; Wick (2009 : 285-287).

49. Virgile, *Géorgiques*, III, 434 : *saeuit agris asperque siti atque exterritus aestu* (trad. E. de Saint-Denis, Paris, Belles Lettres, 1957).

50. Sur la présence de serpents à proximité des puits dans les zones arides, voir la contribution de L. Bodson à ce volume (n. 187).

51. Lucain, *Pharsale*, IX, 604-618. Pour les compétences de Caton en matière d'envenimement, voir Raschle (2001 : 174).

52. Comme l'ont bien vu C. R. Raschle (2001 : 172-173), C. Wick (2004 : 239-240) et L. Bodson (ce volume, n. 74), ce serait sous-estimer la culture et l'ingéniosité de Lucain que de déduire de ce vers qu'il comprenait l'ophionyme grec *dipsas*

comme assoiffée : « les "assoiffantes" souffraient de la soif au milieu des eaux »[53]. Les dipsades se retrouvent ainsi dans la même situation que leurs victimes[54].

C'est cependant dans l'épopée flavienne que le motif du serpent tourmenté par la soif atteint son plein développement. Au chant V de la *Thébaïde*, Stace soumet en effet aux tortures de la soif le serpent de Némée, qui va involontairement causer la mort du petit Opheltès, un instant délaissé par sa nourrice Hypsipyle[55] :

Sed nunc, Ogygii iussis quando omnis anhelat
terra dei trepidaeque latent in puluere Nymphae,
saeuior anfractu laterum sinuosa retorquens
terga solo siccique nocens furit igne ueneni.
Stagna per arentesque lacus fontesque repressos
uoluitur et uacuis fluuiorum in uallibus errat,
incertusque sui liquidum nunc aera lambit
ore supinato, nunc arua gementia radens
pronus adhaeret humo, si quid uiridantia sudent
gramina; percussae calidis adflatibus herbae,
qua tulit ora, cadunt, moriturque ad sibila campus.

« Mais maintenant que, sur l'ordre du dieu ogygien, toute la terre halète de soif et que les nymphes se cachent, tremblantes, dans la poussière, il devient plus féroce, arque ses flancs, tord son dos sinueux sur le sol et sa rage funeste est attisée par le feu de son venin desséché. Il se traîne à travers les étangs et les lacs à sec, les sources taries, il erre dans les vallées vidées de leurs fleuves et, dans son désarroi, tantôt renverse la tête pour laper l'air fluide, tantôt rase les plaines gémissantes, se penchant en avant pour mieux plaquer son corps contre le sol, dans l'espoir que les herbes verdoyantes exsuderaient quelque humidité. Mais l'herbe, frappée par son souffle ardent, se flétrit partout où sa gueule se porte et ses sifflements font mourir la campagne ».

Cette description du serpent de Némée doit beaucoup au *malus anguis* virgilien ; il est comme lui une figure de la sécheresse et un émissaire des marais asséchés, il voit comme lui son agressivité décuplée par la soif. Stace, dans la lignée de la tradition iologique, explicite les causes de sa dangerosité accrue, en évoquant la concentration du venin par la chaleur : *sicci … igne ueneni*. D'autres détails sont empruntés à un autre serpent, le célèbre basilic, tel du moins qu'il a été décrit dans les sources latines : l'haleine du serpent de Némée, comme celle du basilic, brûle les herbes et ses sifflements sont eux aussi capables de tuer à distance[56]. Une fois encore, le serpent est à la fois assoiffé et assoiffant, mais la soif qu'il communique n'affecte pour l'instant que la végétation, qui se flétrit sur son passage. Stace fournit une interprétation originale de la langue dardée du serpent[57], un mouvement qui serait motivé par la soif et par le vœu illusoire de voir l'air se transformer en fluide liquide, conformément à l'ambiguïté de l'adjectif latin *liquidus*, qui signifie à la fois « limpide » et « liquide »[58].

Comme les serpents assoiffants ne sont en même temps présentés comme assoiffés que dans les sources latines, il semble légitime d'y voir une élaboration secondaire, se développant à partir du motif du serpent assoiffant. Un passage de Pline l'Ancien relatif aux scorpions

comme signifiant « l'assoiffée » ; la suite de l'épisode (IX, 737-762) montre sans aucune ambiguïté que la « dipsade » était bien à ses yeux « l'assoiffante ».

53. Lucain, *Pharsale*, IX, 610 : *in mediis sitiebant dipsades undis*.

54. Voir par ex. Nicandre, *Thériaques*, 340-342, et *infra*, n. 80, p. 191.

55. Stace, *Thébaïde*, V, 518-528 (trad. de l'auteur).

56. Sur l'haleine qui brûle les herbes, voir Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 78 ; Solin, *Collection de faits mémorables*, XXVII, 51. On rapprochera ce motif de celui de la trace fumante, rapporté au chersydre par Aemilius Macer et au chélydre par Lucain (Aemilius Macer, fr. 8 Blänsdorf ; Lucain, *Pharsale*, IX, 712 ; *cf.* Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 24). Sur les sifflements malfaisants du basilic, voir Lucain, *Pharsale*, IX, 724 et Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 78, deux passages où il n'est cependant pas dit explicitement que le sifflement du basilic tue (à la différence d'Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 9). Sur ces réélaborations romaines des données fournies par l'iologie hellénistique, voir Barbara (2006 : 137-138). Sur la venimosité prêtée au souffle de certains serpents, voir Trinquier (2008a : 244-246), à compléter par Barbara (à paraître-b).

57. Sur le traitement de ce motif chez les poètes antérieurs, qui assimilent la langue bifide ou trifide du serpent à une arme que l'on brandit, voir Sauvage (1975 : 249-250).

58. Le syntagme *aera liquidum* est une réminiscence virgilienne (*Géorgiques*, I, 404 ; *Énéide*, VI, 201), mais l'adjectif tire de son nouveau contexte un surcroît de signification.

nature de la soif	habitat	caractéristiques du venin
serpents « assoiffés »	1. serpents qui évoluent dans un environnement chaud et aride, en particulier serpents déserticoles 2. serpents qui passent de l'eau à la terre du fait de l'assèchement saisonnier de leur environnement aquatique	
serpents « assoiffants »		3. serpents qui infligent une soif ardente à leurs victimes

Tableau 1. – Les serpents et la soif

conduit cependant à se demander si le motif du serpent assoiffé ne se rencontrait pas déjà dans certains traités sur les venimeux d'époque hellénistique[59] :

Apollodorus auctor est […] *uenenum omnibus medio die, cum incanduere solis ardoribus, itemque, cum sitiunt, inexplebiles potus.*

« Selon Apollodore […], tous ont du venin au milieu du jour, quand les ardeurs du soleil les ont échauffés, et aussi, lorsqu'ils ont soif, qu'ils boivent sans pouvoir se rassasier ».

On retrouve ici la même corrélation entre chaleur et soif d'un côté, venimosité de l'autre. Comme les sources antiques créditent la plupart des scorpions d'une piqûre brûlante et assoiffante[60], le paralléle entre les scorpions et les serpents assoiffants se vérifie ainsi jusque dans le détail. Or l'Apollodore dont Pline se réclame est l'auteur d'un influent traité *Sur les venimeux*, qui fut actif sans doute à Alexandrie dans la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. (Jacques 2002 : XXXIII-XXXVII). Dans ces conditions et si la totalité du développement de Pline dérive bien d'Apollodore, on peut se demander si le motif du serpent à la fois assoiffant et assoiffé n'est pas antérieur à Salluste, qui l'aurait trouvé dans une source hellénistique.

Pour conclure, on notera que les serpents que les sources mettent en relation avec l'idée de soif se laissent ranger en deux ou en trois catégories, suivant qu'on privilégie le critère de l'habitat ou le critère toxicologique, la soif ressentie par le serpent ou la soif qu'il inflige par ses morsures (Tableau 1).

À l'exception du « scytale », les serpents qui appartiennent aux deux premières catégories sont venimeux, et leur venin présente des caractéristiques telles qu'ils entrent en même temps dans la troisième catégorie. Les serpents « assoiffés » sont des serpents « assoiffants », et il convient d'y reconnaître dans la plupart des cas des Vipéridés. On en trouvera confirmation dans la fable ésopique « La vipère et l'hydre », qui n'est pas sans présenter quelque similitude avec le récit recueilli par Nicandre (Barbara à paraître-a) : une hydre défend à une vipère assoiffée l'accès du point d'eau dont elle a la garde ; dans cette fable, c'est bien la vipère qui a soif et veut se désaltérer[61]. Le transfert de la soif, à la fin de la fable de l'âne et du serpent, ne concerne donc pas tous les serpents, mais seulement certains d'entre eux. Il n'est cependant pas sûr qu'il faille dénier à cette fable toute portée générale. Il en va de la fable de l'âne et du serpent comme du récit mythique de l'origine des venimeux au début des *Thériaques* : en faisant naître les venimeux du sang des Titans, Nicandre propose une ophiogénèse à portée générale, même si elle ne concerne stricto sensu que les serpents venimeux. C'est que le serpent venimeux est ici le représentant paradigmatique des serpents, qui vaut pour l'ensemble de sa classe, sans que cela implique que la totalité de ses traits doive

59. Pline, *Histoire naturelle*, XI, 87-88 = Apollodore, *Sur les venimeux*, fr. 5 Jacques (trad. A. Ernout, Paris, Belles Lettres, 1947). Sur ce passage, voir Capponi (1994 : 141-142).

60. Voir par ex. Nicandre, *Thériaques*, 771-775.

61. Ésope, *Fables*, 90 Perry = 117 Chambry.

se retrouver dans chacun des membres de cette même classe[62]. Aussi tous les serpents ne souffrent-ils sans doute pas de la soif.

Les serpents boivent peu

Ces considérations sur la soif ressentie ou infligée par les serpents venimeux peuvent d'autant moins être étendues à l'ensemble des ophidiens que les serpents ne sont pas tous marqués par un excès de chaleur. Les serpents comme groupe sont au contraire perçus comme des êtres auxquels la chaleur fait défaut, des animaux froids. Aristote, par exemple, explique par le manque de chaleur naturelle des serpents leur conformation d'animal rampant et apode : « à mesure que la chaleur, qui élève, devient plus faible et l'élément terreux plus abondant, le corps des animaux est plus petit et les pattes plus nombreuses ; les pattes finissent même par disparaître et le corps traîne sur le sol »[63]. De la même façon, les convives des *Propos de table* de Plutarque, en discutant des effets du vin, associent le lierre et le serpent, tous deux attributs du dieu Dionysos, sous le signe d'une commune froideur[64]. L'adjectif ψυχρός est d'ailleurs une épithète traditionnelle du serpent au moins depuis Théocrite, qui fait dire à la Syracusaine Praxinoa, dans son *Idylle* XV, qu'elle ne craint rien plus que « le cheval et le froid serpent »[65]. Le « froid serpent aux ruses perfides » apparaît déjà dans les *Élégies* de Théognis, où il sert de comparant à l'ami infidèle, mais comme il s'agit d'un serpent que l'on tient pour son malheur contre son sein, il n'est pas sûr que l'adjectif ψυχρός soit une épithète de nature, le serpent pouvant être seulement raidi par le froid, comme dans la fable ésopique « Le voyageur et la vipère »[66]. Dans la poésie latine, les adjectifs *frigidus* et *gelidus* apparaissent également fréquemment pour qualifier des serpents[67]. Dès lors que l'accent est mis sur le manque de chaleur interne du serpent, le motif du serpent assoiffé perd de son évidence et de sa séduction. Aussi les sources antiques ne sont-elles nullement unanimes à présenter les serpents comme des animaux assoiffés. Certaines soulignent à l'inverse que les serpents ont de faibles besoins en eau, qu'ils sont ὀλιγόποτα. Que les serpents boivent peu est un constat fait par Aristote, qui dit tenir cette information des fabricants de drogues, lesquels entretenaient en captivité, pour les besoins de leur négoce, des serpents destinés à fournir un certain nombre de substances utilisées dans la pharmacopée[68]. Si Aristote se contente, dans l'*Histoire des animaux*, d'enregistrer d'une part que les serpents boivent peu, d'autre part qu'ils ont le poumon petit et spongieux[69], dans les *Parties des animaux* il établit une corrélation entre ces deux observations

62. J'utilise ici la notion d'« animal parfait » telle qu'elle a été élaborée par Sperber (1975).

63. Aristote, *Parties des animaux*, IV, 10, 686 b 29-32 (trad. P. Louis, Paris, Belles Lettres, 1957). *Cf.* III, 6, 669 b 5-8. Le critère de la chaleur joue ainsi un rôle crucial pour ranger les êtres animés selon une échelle de perfection croissante : voir à ce sujet Coles (1997 : 306-310).

64. Plutarque, *Propos de table*, III, 5 (= *Moralia*, 653 a). Que le serpent est froid par nature est répété par exemple par les scholiastes des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle (381e, p. 182 Smith). Un fragment de la *Théogonie* attribuée à Orphée (fr. 224 Kern = 338F Bernabé) transmis par Proclus (*Commentaire à la République de Platon*, II, p. 339 Kroll), qui s'inscrit dans la tradition des *Discours sacrés en vingt-quatre rhapsodies*, une œuvre qui date sans doute des débuts de notre ère, parle lui aussi de « la race des froids serpents », ψυχρῶν ὀφίων … γένος. Au VIIe siècle de notre ère, Isidore de Séville (*Étymologies*, XII, 4, 39) répétera que « tous les serpents sont de nature froide ». Le « froid serpent » continuera sa carrière au Moyen Âge et au-delà.

65. Théocrite, *Idylles*, XV, 58.

66. Théognis, *Élégies*, I, 601-602 Y. ; *cf.* Ésope, *Fables*, 176 Perry = 82 Chambry.

67. Voir Virgile, *Bucoliques*, III, 93 et VIII, 72 ; Lucain, *Pharsale*, VI, 488 ; Martial, *Épigrammes*, VII, 87, 7 et XII, 28, 5, avec les remarques de Sauvage (1975 : 248).

68. Aristote, *Histoire des animaux*, VII (VIII), 4, 594 a 4-25 éd. Balme.

69. Le volume pulmonaire des serpents est en fait généralement supérieur à celui des mammifères de même taille, mais l'alvéolisation est faible et le poumon comprend un sac aérien postérieur non vascularisé : voir Bauchot (2005 : 20 et 24). Aristote ne semble pas avoir remarqué l'atrophie ou l'absence du poumon gauche ; il est vrai que pour tous les animaux, il parle du poumon au singulier, même s'il a une certaine conscience de sa nature double : voir *Parties des animaux*, III, 7, 669 b 13-25.

par l'intermédiaire de la chaleur[70]. Le poumon est à ses yeux un organe de refroidissement, qui est d'autant plus développé et riche en sang que l'animal a plus de chaleur, l'abondance de sang étant de son côté un indice de chaleur. Aristote oppose ainsi le poumon développé et riche en sang des vivipares au poumon plus petit, plus sec et spongieux des oiseaux et des quadrupèdes ovipares, auxquels il faut rajouter les serpents. Si donc, pour Aristote, les serpents ont un poumon petit et spongieux, c'est que, n'ayant pas beaucoup de chaleur naturelle, ils n'ont pas besoin d'être beaucoup refroidis. Le manque de chaleur des serpents, inféré des caractéristiques de leur poumon, est en outre en accord, comme nous l'avons vu, avec leur conformation[71]. Or, pour Aristote, le besoin en eau des animaux est fonction de leur chaleur naturelle. Il établit à ce propos une corrélation entre la possession d'un poumon sanguin et celle d'une vessie : les animaux qui ont un poumon sanguin, ayant beaucoup de chaleur, sont très sujets à la soif et ont besoin, en plus de la nourriture sèche, de nourriture humide en grande quantité, dont l'excès doit être recueilli dans un réceptacle approprié[72] ; à l'inverse, les serpents, ayant peu de chaleur, sont suffisamment refroidis par leur poumon spongieux et ont si peu besoin de boire qu'ils ne possèdent pas non plus de vessie[73].

Pline, au livre X de son *Histoire naturelle*, répète après Aristote que les serpents ont des besoins en eau limités[74]. Si tout son développement est emprunté à Aristote[75], Pline n'en fait pas moins subir à sa source de sérieuses distorsions. Après avoir rappelé à la suite d'Aristote que les serpents buvaient peu et qu'ils pouvaient presque se passer de nourriture en captivité, il conclut en effet par une généralisation surprenante, en affirmant qu'aucun animal venimeux ne saurait mourir de faim ni de soif, pour la raison qu'ils seraient dépourvus de chaleur interne, qu'ils n'auraient pas de sang et qu'ils ne transpireraient pas. Au sein du vivant, le serpent constitue ainsi aux yeux de Pline un passage à la limite, offrant, pour parler en termes modernes, la figure impossible d'un animal au métabolisme nul. Ces affirmations de Pline dérivent de la tradition aristotélicienne tout en la dénaturant : ce qui chez Aristote est une question de plus ou de moins est retranscrit par Pline comme une absence radicale. Pour Aristote, en effet, les serpents ont certes peu de chaleur et peu de sang, mais ils n'en font pas moins partie de la catégorie des animaux sanguins[76] et possèdent, comme tout vivant d'ailleurs, plantes comprises, une chaleur naturelle[77]. Les caractéristiques étonnantes, voire impossibles, que Pline prête aux serpents témoignent de l'inflexion paradoxographique donnée à l'héritage biologique aristotélicien à partir de l'époque hellénistique[78].

Ces deux images, celle d'un serpent assoiffé et celle d'un serpent qui peut se passer de boire, ne se laissent pas aisément concilier, sauf à imaginer que les serpents, quoique assoiffés, n'arrivent pas à assouvir leur soif. C'est précisément ce que fait Lucain, lorsqu'il écrit que « les dipsades souffraient de la soif au milieu des eaux »[79]. La dipsade devient ainsi l'équivalent

70. Aristote, *Parties des animaux*, III, 6, 669 a 23-669 b 13.

71. Voir *supra*, p. 189.

72. Aristote, *Parties des animaux*, III, 8, 670 b 32-671 a 15.

73. Aristote, *Parties des animaux*, respectivement III, 6, 669 a 33-669 b 1 et III, 8, 671 a 8-15. Aristote avance une raison additionnelle : chez les animaux couverts d'écailles (comme les serpents), de carapaces ou de plumes, le résidu de la nourriture sèche ou humide se convertit en tégument. Sur le système urinaire des serpents, qui de fait ne possèdent pas de vessie, voir Bauchot (2005 : 25).

74. Pline, *Histoire naturelle*, X, 198.

75. Je laisse ici de côté la question de savoir si Pline a utilisé directement ou indirectement, par l'intermédiaire d'épitomés et de compilations, l'œuvre biologique d'Aristote.

76. Voir par ex. Aristote, *Histoire des animaux*, II, 14, 505 b 5 ; *cf.* Galien, *Effet des médicaments simples*, XI, préface (XII, 310 K.).

77. Pour Aristote, point d'être vivant sans âme, point d'âme sans chaleur naturelle : voir par ex. *De la jeunesse et de la vieillesse*, VI, 470 a 18-19.

78. De la même façon, Pline commence par la mention de l'appétence des serpents pour le vin, une information qui ne constitue qu'une parenthèse incidente dans l'exposé d'Aristote. Sur l'inflexion paradoxographique de la zoologie post-aristotélicienne, voir Fraser (1972 : I, 770-774) et Zucker (2005b : 311-312).

79. Lucain, *Pharsale*, IX, 610, cit. *supra*.

reptilien du damné Tantale, soumis à la torture de la soif alors même que l'eau semble à portée de ses lèvres[80]. Il s'agit là avant tout d'un jeu avec des traditions plurielles, dont les contradictions sont mises à profit pour construire l'image paradoxale d'un serpent victime de la soif alors même que l'eau se trouve à proximité. Pour le reste, il s'agit bien d'opinions divergentes, qui résultent de déductions et d'extrapolations conduites à partir d'observations différentes. Le point de départ du développement d'Aristote est l'observation de spécimens captifs, dont la déperdition hydrique est très faible, alors que l'image du serpent assoiffé est accréditée par la virulence des herpétofaunes orientale et méridionale, par les variations saisonnières de l'activité des serpents et par la symptomatologie des morsures de Vipéridés. Ces vues divergentes témoignent plus fondamentalement des difficultés rencontrées par les Anciens pour se prononcer sur l'éventuelle froideur ou chaleur des serpents en leur assignant une crase bien définie[81] ; suivant les sources, les serpents combinent dans des proportions variables le chaud, le froid, le sec et l'humide, et on se gardera de les classer tout d'un bloc du côté du froid et de l'humide, comme le fait Marcel Detienne, qui fait valoir comme argument que les serpents se nourrissent d'herbes et de plantes vénéneuses produites par des terres éloignées du soleil[82]. Cette difficulté à déterminer la crase exacte de la nature des serpents s'explique sans doute par le fait que les ophidiens sont des animaux ectothermes, qui ne maintiennent pas leur température interne à un niveau constant, une caractéristique qui achève d'en faire des êtres déroutants, partagés entre le froid et le chaud, l'indolence pacifique, voire l'engourdissement, et l'ardeur agressive.

LES SERPENTS ŒNOPHILES

Les serpents, dans l'Antiquité, ne sont pas tous présentés comme de sobres buveurs d'eau. Certains d'entre eux étaient en effet censés s'adonner à des boissons moins recommandables, au premier rang desquelles figurent le vin et le sang. Dans notre documentation, les témoignages relatifs aux serpents buveurs de vin se répartissent en deux groupes : un premier groupe est formé presque exclusivement de documents figurés, qui montrent des figures divines ou héroïques tenant un canthare ou une phiale dans lequel un serpent s'apprête ou s'occupe à boire[83] ; le second groupe est centré sur un serpent précis, la vipère, à qui on prêtait une appétence particulière pour le vin.

L'iconographie du serpent buvant dans un canthare

L'iconographie du serpent buvant dans un canthare est une iconographie essentiellement laconienne, qui se rencontre sur toute une série de reliefs et de plaques en terre cuite représentant une ou plusieurs figures assises. Les recherches approfondies que Gina Salapata a consacrées à ce motif ont établi un certain nombre de points

80. Sur les liens entre Tantale et la « dipsade », voir Deonna (1956 : 344-348). Ce sont d'habitude les victimes de la « dipsade » qui sont comparées à Tantale (voir par ex. Lucien, *Dipsades*, 6).

81. Sur ce problème, on se reportera aussi à la contribution de Pascal Luccioni à ce volume, notamment p. 168-174.

82. Detienne (1972 : 34). À l'appui de la thèse de M. Detienne, on peut citer une comparaison du chant II de l'*Énéide* (v. 471-472), qui explique la venimosité des serpents par les plantes empoisonnées dont ils se nourriraient sous terre pendant l'hivernage : *qualis ubi in lucem coluber mala gramina pastus,/ frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat…*, « on dirait, jaillissant dans la lumière, un serpent nourri d'herbes vénéneuses ; le froid hiver le cachait tout gonflé sous la terre… » (trad. J. Perret, Paris, Belles Lettres, 1981[2]). Sur les rapports entre la nature des serpents, les herbes qu'ils étaient censés consommer et leur venimosité, voir la contribution déjà citée de P. Luccioni dans ce même volume.

83. Un fragment de Cratinos (fr. 132 Kassel-Austin = 124 Kock) semble faire allusion à une libation offerte à un serpent. Pour le reste, les sources textuelles font plutôt allusion à des aliments solides, notamment à base de miel, offerts à des serpents : voir Bodson (1978 : 79, 89-90 et 91-92). Élien (*Personnalité des animaux*, XVII, 5) parle d'après Phylarque (= *FGrHist* 81 F 27 J.) d'un mélange de farine, de vin et de miel offert à des serpents domestiques, mais c'est un témoignage qui concerne l'Égypte et ses cobras.

importants, qu'il nous suffira ici de récapituler (Salapata 1997 et surtout 2006). Dans la documentation laconienne, le serpent fonctionne comme une sorte d'« emblème héroïque », en rapport avec les cultes rendus à tel ou tel héros local[84]. Il apparaît dès le troisième quart du VIe siècle av. J.-C. sur le célèbre relief en pierre trouvé près de Chrysapha et conservé à Berlin : un immense serpent se dresse derrière le dossier du trône sur lequel est assis un couple ; l'homme a la tête tournée vers le spectateur et tient devant lui, dans sa main droite, un grand canthare[85]. Dans les exemples les plus anciens, le serpent n'occupe pas une place fixe dans l'image et n'est pas en rapport avec le canthare ; l'habitude s'est cependant peu à peu imposée de rapprocher le serpent du canthare jusqu'à le représenter, à partir de la première moitié du Ve siècle avant notre ère, comme s'apprêtant à plonger la tête dans la coupe (Salapata 2006 : 541-542 et 546-547). Comme l'a montré Gina Salapata, cette innovation, loin de résulter d'une mauvaise compréhension des images antérieures, s'enracine en fait dans un ensemble foisonnant de croyances fort anciennes, remontant à l'Âge du bronze minoen et mycénien, que nous entrevoyons à travers divers artefacts mis au jour en Crète, dans le Péloponnèse, à Chypre, ainsi qu'au Levant (Salapata 2006 : 547-549). Au riche dossier documentaire réuni par Gina Salapata, qui comprend notamment une série de cruches minoennes et mycéniennes décorées de deux serpents en relief qui semblent ramper pour aller positionner leur tête au niveau du bec verseur, on ajoutera les tablettes mycéniennes en linéaire B récemment retrouvées à Thèbes. Certaines d'entre elles mentionnent en effet des denrées alimentaires qui semblent constituer des offrandes destinées à différents animaux, s'il s'agit bien d'animaux et non de désignations cultuelles ou de théonymes formés sur des noms d'animaux[86] ; parmi ces animaux figurent des *e-pe-to-i*, dans lesquels on peut reconnaître, sans certitude, des serpents (Rougemont 2009 : 111, avec la n. 44). Qu'il s'agisse ou non de serpents vivants n'importe pas à notre propos ; il nous suffit de remarquer que les serpents, dans l'esprit, y sont mis en relation avec le vin. Même si la documentation reste discontinue et se raréfie sans toutefois disparaître à l'époque géométrique (Salapata 2006 : 549), l'association précoce, dans un contexte cultuel ou funéraire, du serpent et du vin invite à ne pas considérer isolément la documentation laconienne et à l'inscrire dans un ensemble plus vaste de croyances, de représentations et de rites.

Le schéma iconographique du serpent buvant dans un canthare se diffuse ensuite hors de Laconie, notamment en Béotie[87]. Si le serpent reste un « emblème héroïque », il est plus particulièrement attaché aux héros guérisseurs, dont il devient l'attribut principal (Salapata 2006 : 555-558). Hors de Laconie, la fortune iconographique du couple formé par le héros et le serpent apparaît ainsi surtout solidaire de l'essor et de la diffusion du culte des héros guérisseurs, notamment de celui d'Asclépios. Ce faisant, le serpent comme le vin ont peut-être changé partiellement de signification. Fréquemment employé à des fins thérapeutiques, le vin passait en effet pour un liquide qui soigne[88], tandis que les mues successives du serpent le rendaient apte à incarner l'idée d'une santé inaltérable ; c'est du moins l'interprétation proposée au début

84. Dentzer (1982 : 497-501) et Salapata (2006 : 550-554). Il convient également de noter que le serpent, en Laconie, était plus particulièrement en rapport avec Castor et Pollux : voir à ce propos Lanérès (2008). Sur l'association héros-serpent, les deux témoignages les plus explicites sont Eupolis, fr. 259, 123-124 K.-A. et Plutarque, *Cléomède*, XXXIX, 3 ; parmi les études modernes, voir Küster (1913 : 72-85), Harrison (1903 : 326-332), Kearns (1989 : 53, n. 38) et Voutiras (2000).

85. Berlin, Staatl. Museen, Antikensammlung, inv. SK 731. Voir Salapata (2006 : 542-544).

86. Voir Rougemont (2009), qui discute en détail les différentes interprétations qui ont été proposées de ces attributions de nourriture à des destinataires dont on peine à préciser l'identité.

87. Voir en particulier le cratère béotien à figures rouges du Musée archéologique national d'Athènes (inv. n° 1393), attribué au Peintre de Thétis et daté autour de 400 av. J.-C. : voir Salapata (2006 : 555 et fig. 11) ; Sabetai (2012 : fig. 1 et 136-137, n. 72).

88. Voir Jouanna (1996), ainsi que les contributions réunies dans Jouanna & Villard (2002).

de l'époque impériale par le stoïcien Cornutus, auquel les Modernes ont emboîté le pas[89]. Dans l'iconographie relative à Asclépios, le motif a en outre connu de nouvelles transformations, à partir du moment où Asclépios a gagné une assistante féminine en la personne d'Hygie. Si Asclépios est exceptionnellement représenté en train de donner à boire au serpent qui lui sert d'attribut[90], cette activité est le plus souvent déléguée à Hygie. Un type iconographique très populaire, qui remonte au début du IVe siècle avant notre ère[91], montre Hygie en train de nourrir un serpent à l'aide d'une phiale, une attitude qui enrichit cette divinité d'une dimension courotrophe et chthonienne[92]. Étant donné qu'elle lui présente désormais une phiale, et non un canthare, le lien avec le vin devient moins exclusif, puisque la phiale peut contenir aussi bien de l'eau, du lait et même de l'huile que du vin. L'association étroite du serpent et de la coupe n'en a pas pour autant terminé sa carrière, puisqu'on la retrouve aujourd'hui encore sur l'emblème des pharmaciens. Cependant, on n'y reconnaîtra pas forcément un serpent en train de boire du vin dans une coupe, car par-delà la persistance de ces deux éléments, leur juxtaposition s'est prêtée à travers les siècles à toutes sortes de réinterprétations. Christiane Burnand a ainsi montré, dans une brève mais suggestive étude, que la coupe et le serpent, après avoir servi d'attributs à Hygie, ont renvoyé au poison dont Saint Jean l'Évangéliste aurait conjuré les effets d'un signe de croix, puis à la thériaque, ce roi des remèdes ; dans le premier cas, le serpent, incarnation du mal, était censé cracher son venin dans la coupe, alors qu'il se faisait dans le second cas simple ingrédient, tandis que la coupe se transformait en mortier pour la préparation de la thériaque (Burnand 1991).

On notera que ces serpents amateurs de vin n'apparaissent jamais, ou presque jamais, dans un contexte dionysiaque, alors même que le serpent possède quelque accointance avec le dieu Dionysos (Küster 1913 : 118-119 ; Jeanmaire 1951 : 15-16, 97, 403-404 ; Bremmer 1984 : 268-269 ; Burkert 1993 : 261-262, 265 et 272-273). Le serpent n'était certes pas l'animal attitré de Dionysos, mais il n'en jouait pas moins un certain rôle dans les mythes associés au dieu comme dans la célébration des rites et cultes dionysiaques. Le serpent est ainsi l'un des auxiliaires du dieu dans la Gigantomachie (Vian 1952 : 83-90 et 138-142 ; Carpenter 1986 : 55, 57-58 et 71-73 et 1997 : 15 et 18 ; Isler-Kerényi 2007 : 96-97). Il est plus encore associé à la figure de la Ménade[93] ; dans les *Bacchantes* d'Euripide, les femmes thébaines, transformées en bacchantes, manipulent des serpents lors des rites orgiaques qu'elles célèbrent dans la montagne[94]. Il semble bien que le maniement de serpents faisait partie à la fois des manifestations publiques du culte, lors des processions organisées par certains thiases, si l'on accepte de considérer que les cultes de Sabazios et de Dionysos étaient sur ce point étroitement apparentés[95], et de cer-

89. Cornutus, *Abrégé des traditions de la théologie grecque*, LXX. Cornutus ajoute que le serpent est aussi signe d'attention, une attention perçante dont le médecin ne peut faire l'économie.

90. Voir Holztmann (1984 : 870 et 871, n° 20 et 42). Il s'agit de reliefs datés des IVe et IIIe s. avant notre ère.

91. Il s'agit d'un type créé en Attique. La première occurrence du motif est la statue originale en bronze du type dit de l'« Hygie Hope », qui se trouvait sur l'Acropole d'Athènes ; le serpent permettait d'identifier la déesse, qui n'est pas accompagnée par Asclépios : Levanti (2003 : 71, 95-96 et 117). Sur le type d'Hygie au serpent, voir aussi Sobel (1990 : 12-14) et Croissant (1990). Je n'ai pas pu consulter Kranz (2010).

92. Selon la juste remarque de Leventi (2003 : 117).

93. Dès le milieu du VIe s. av. J.-C., les Ménades brandissent des serpents ; sur ce thème iconographique, voir Villanueva Puig (2009, 35, 41, 48, 55, 64-66, 75, 107-108, 119-120, 195) ; voir aussi Carpenter (1997 : 111). Il arrive aussi, quoique beaucoup plus rarement, que ce soient les satyres, et non les ménades, qui manient des serpents : voir Carpenter (1986 : 25-26).

94. Euripide, *Bacchantes*, 698, 767-768.

95. Le *locus classicus* est Démosthène, *Sur la couronne*, 260 ; voir aussi Théophraste, *Caractères*, XVI, 4. Sur les serpents dans le culte de Sabazios, voir Bodson (1978 : 75, avec la n. 124). Sur les rapports entre le culte de Sabazios et celui de Dionysos et sur la question de savoir si le maniement de serpents appartenait au mythe ou au rite, voir Bremmer (1984 : 268-269) et Turcan (2003 : 21-23 et 30). Le maniement de serpents est explicitement associé à des célébrations dionysiaques par Plutarque, à propos d'Olympias, la mère d'Alexandre (*Alexandre*, II, 9). Clément d'Alexandrie (*Protreptique*, II, 12, 2 et 22, 4) range pour sa

tains rites initiatiques comme celui du « dieu dans le giron », διὰ κόλπου θεός[96]. Un serpent contenu dans une ciste est même devenu l'un des symboles mystériques les plus populaires, et une composante quasi obligée de l'iconographie dionysiaque[97]. Et pourtant, le serpent, en contexte dionysiaque, n'est jamais représenté en train de boire du vin ou à côté d'un canthare, contrairement à ce qui se passe pour la panthère, qui est par excellence l'animal de Dionysos. Un plat en argent du Musée de l'Ermitage, daté du VIe s. ap. J.-C., constitue à cet égard une exception remarquable[98]. On y voit un fort serpent barbu jaillir hors d'une ciste au moment où une figure féminine en soulève le couvercle ; le serpent se penche en avant pour atteindre le liquide contenu dans une coupe que lui tend la femme, dont un genou est posé à terre. La ciste et la coupe, dont la forme rappelle celle du canthare, invitent à inscrire cette image dans un contexte dionysiaque et à interpréter la figure féminine comme une Ménade, même si elle ne possède pas par ailleurs les traits distinctifs d'une Ménade. Il n'est cependant pas exclu que cette image tardive témoigne d'une contamination de l'iconographie dionysiaque par celle du serpent au canthare précédemment étudiée.

Les différents serpents au canthare apparaissent à chaque fois dans un contexte cultuel, en compagnie d'une figure divine ou héroïque, sans que l'on sache très bien s'il faut voir dans le serpent un simple attribut, un double de la divinité ou encore un δαίμων susceptible de servir d'intermédiaire entre l'homme et la sphère du divin[99]. C'est dire que ces serpents œnophiles n'appartenaient pas forcément au tout venant des ophidiens ; il s'agit de créatures marquées par le sacré, dont le statut particulier est souvent souligné par un appendice en forme de barbe[100]. Il n'est donc pas sûr qu'ils aient été perçus comme représentatifs de l'ensemble de leur classe. L'offrande de vin, d'autre part, était un acte rituel des plus fréquents[101]. Or, comme l'a montré F. Graf, le choix de tel ou tel liquide pour les libations offertes aux dieux s'expliquait moins par la physionomie propre du destinataire divin que par la logique interne du rituel et obéissait à un jeu complexes d'associations et d'oppositions significatives (Graf : 1980). Aussi l'offrande de vin à un serpent n'implique-t-elle pas forcément qu'il existe un lien de convenance fort entre le serpent et le jus de la vigne ; elle peut remplir une fonction avant tout classificatoire et viser surtout à manifester le statut divin du destinataire.

Il n'en reste pas moins vrai que les serpents passaient dans l'Antiquité pour être amateurs de vin. Aristote le dit explicitement dans le passage déjà cité du livre VII de l'*Histoire des animaux* où il est question du régime des ophidiens[102] :

Οἱ δ' ὄφεις καὶ πρὸς τὸν οἶνόν εἰσιν ἀκρατεῖς, διὸ θηρεύουσί τινες καὶ τοὺς ἔχεις εἰς ὀστράκια διατιθέντες οἶνον εἰς τὰς αἱμασιάς. Λαμβάνονται γὰρ μεθύοντες.

« … Les serpents ont aussi un goût immodéré du vin : aussi chasse-t-on parfois les vipères en mettant

part le serpent δράκων parmi les objets sacrés des mystères dionysiaques.

96. Selon Clément d'Alexandrie (*Protreptique*, II, 16, 2) et Eusèbe de Césarée (*Préparation évangélique*, II, 3, 20), ce rite des mystères de Sabazios consistait à tenir contre sa poitrine un serpent δράκων. Un fragment des *Orphica* (fr. 23 D.-K.) le met en rapport avec Dionysos. Peut-être peut-on rapprocher de ce rite, qui pourrait avoir une valeur hiérogamique, un passage d'Aristophane (*Assemblée des femmes*, 906-910), ainsi que la légende de la conception d'Alexandre par un serpent (Plutarque, *Alexandre*, II, 6).

97. Turcan (1966 : 419, n. 10 et *passim* ; 2003 : 123-124, n° 31-33). Voir par ex. le monnayage cistophorique de Pergame, qui avait également cours dans les autres cités d'Asie Mineure appartenant à la sphère d'influence de Pergame : sur ce système et sur sa date, voir Le Rider (1989 : 163-190).

98. Saint-Pétersbourg, Musée de l'Hermitage, inv. n° ω 285. Voir Matzulewitsch (1929 : 58-60) ; Bank & Bessonova (1977 : 98, n° 133).

99. Ces différentes possibilités sont discutées par Salapata (2006 : 550-554).

100. Harrison (1903, 327-328), Küster (1913, 76, n. 2), Gow (1954, 198, n. 2), Bodson (1978 : 73-74), Gourmelen (2004 : 386-387), Trinquier (2008 : 225-226) et Harari (2011). Voir aussi, dans ce volume, la contribution de L. Gourmelen.

101. Voir Stengel (1910 : 178-186) et Kircher (1910). Sur les libations, voir aussi Simon (2004).

102. Aristote, *Histoire des animaux*, VII (VIII), 4, 594 a 9-12, éd. Balme (trad. P. Louis, cit., légèrement modifiée).

du vin dans des récipients qu'on dépose dans les trous des murs. On n'a plus qu'à les prendre quand elles sont ivres. »

Ce sont tous les serpents, et plus particulièrement les vipères[103], qui sont ici crédités d'un net penchant pour le vin ; on peut en conclure que le serpent qui plonge sa tête dans un canthare n'adoptait pas un comportement perçu comme exceptionnel ni contraire à celui des autres représentants de sa classe. Si l'iconographie du serpent au canthare n'est pas en contradiction avec l'opinion commune, c'est sans doute aussi qu'elle a dû contribuer à installer et à accréditer cette même opinion.

La vipère œnophile

Lorsqu'il parle du goût des serpents pour le vin, Aristote n'a cependant pas en vue des pratiques cultuelles, mais une technique de capture où le vin sert à la fois d'appât et de narcotique[104]. Cette orientation porte la marque des préoccupations des vendeurs de drogues qui, comme nous l'avons vu, ont servi d'informateurs à Aristote[105] et qui étaient au premier chef intéressés à la capture de serpents vivants, et plus particulièrement de vipères, lesquelles devaient à leur venimosité le redoutable honneur de figurer parmi les ingrédients de la pharmacopée antique[106]. Les témoignages associant les serpents à la consommation du vin ont de fait tendance à se concentrer sur la vipère. La littérature médicale d'époque impériale, en particulier, discute avec force détail des propriétés d'un vin dans lequel une vipère s'est noyée[107]. Il ne s'agit pas cette fois d'une ruse pour capturer des vipères, mais d'un incident fâcheux, lorsqu'on découvre dans un récipient contenant du vin le cadavre d'une vipère. On tient sans doute là l'une des explications de l'œnophilie prêtée aux serpents, une croyance qu'a pu sinon faire naître, du moins favoriser la découverte fortuite d'un serpent tombé accidentellement dans une cuve ou dans un récipient contenant du vin et qui s'y est noyé. À en juger par les textes, de tels accidents n'étaient pas rares et ne concernaient ni les seuls serpents ni seulement le vin[108]. La désagréable surprise que représentait la découverte d'un cadavre dans un liquide soigneusement stocké posait la question de savoir si ce dernier restait propre à la consommation ou s'il fallait se résoudre à le détruire. Suivant les cas, les conséquences d'un tel accident passaient pour plus ou moins fâcheuses[109]. Dans le cas des serpents, et surtout des serpents venimeux comme les vipères, le problème était particulièrement épineux, car ces derniers passaient pour contaminer les eaux qu'ils fréquentaient et pour vomir leur venin au moment de se noyer[110]. Le

103. Cette technique de capture n'est d'ailleurs pas mentionnée que pour les seuls serpents ; elle était également utilisée, au dire des auteurs anciens, pour des animaux aussi différents que le singe (Aristote, fr. 107 R., *ap.* Athénée, *Deipnosophistes*, X, 429 d ; *cf.* Élien, *Histoires variées*, II, 40), la panthère (Oppien, *Cynégétiques*, IV, 320-353 ; Timothée de Gaza, p. 11 Haupt) ou la mésange (Élien, *Personnalité des animaux*, I, 58).

104. Il convient de rappeler que la vipère est loin d'être le modèle privilégié de ces serpents sacrés : voir à ce propos Bodson (1981 et 1990). Il n'en va pas de même pour les serpents qui forment la chevelure — ou environnent la tête — d'un certain nombre de créatures divines monstrueuses.

105. Voir *supra*, p. 189.

106. Voir la contribution de P. Gaillard-Seux à ce volume.

107. Voir Gourevitch (2001 : 160-176) et Boudon (2002 : 49-51). Voir aussi la contribution de P. Gaillard-Seux à ce volume.

108. D'autres animaux étaient concernés, comme les lézards, différents rongeurs, ou même certains oiseaux, dont le cadavre pouvait polluer aussi d'autres liquides comme l'eau ou l'huile. Il est possible que la prescription talmudique de ne pas boire des eaux qui n'aient pas été recouvertes pendant la nuit témoigne d'une préoccupation semblable, si du moins on choisit la voie de l'interprétation hygiéniste. C'est sans doute cette prescription qui a été rapprochée par Hermippe de Smyrne (fr. 22 Wehrli) et par Flavius Josèphe à sa suite (*Contre Apion*, I, 164-165), de l'injonction pythagoricienne de « s'abstenir des eaux qui donnent soif », τῶν διψίων ὑδάτων ἀπέχεσθαι, que Pythagore est censé avoir empruntée « aux Juifs et aux Thraces ». Sur tous ces points, voir Kottek (1994 : 57, n.6), une référence que je dois à S. Barbara. En revanche, voir dans les « eaux qui donnent soif » de Pythagore des eaux contaminées par des serpents relève de la pure spéculation.

109. Voir à ce propos Columelle, *De l'agriculture*, XII, 31 et Élien, *Personnalité des animaux*, IX, 19.

110. Pour le premier cas, voir Lucain, *Pharsale*, IX, 720 (*natrix uiolator aquae*) et *Gloses à Lucain* (*Adnot. Luc.*) IX, 720 ; Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 25. Pour le second, voir par ex. Élien, *Personnalité des animaux*, XVII, 37.

vin où une vipère s'est noyée passait ainsi couramment pour un poison, comme le montre l'histoire de la concubine mysienne que raconte Galien dans son traité *Sur l'effet des médicaments simples*[111]. Concubine d'un maître atteint de la lèpre, une jeune et belle esclave, découvrant un jour par hasard une vipère noyée dans un récipient de vin, décide de se saisir de cette occasion pour se débarrasser de son maître. L'affaire tourne cependant tout autrement qu'elle ne s'y attendait, puisque le maître, loin de mourir, survit et même guérit de la lèpre. Cette histoire de lépreux guéri par un vin dans lequel est tombée une vipère n'est pas isolée : Galien, dans le même passage, en consigne d'autres exemples, et il avait été précédé sur ce point par Arétée de Cappadoce, qui en avait livré, sans toutefois y ajouter totalement foi, une version particulièrement spectaculaire[112]. C'est donc à la fois comme poison et comme remède que le vin contaminé par une vipère a droit de cité dans la littérature médicale.

Au dossier des vipères œnophiles, on peut sans doute verser une anecdote peu banale narrée dans les *Épidémies* d'Hippocrate : un jeune homme s'était endormi sur le dos dans une tente après avoir bu beaucoup de vin ; dans son sommeil, il croqua par inadvertance un serpent nommé ἀργής, qui avait pénétré dans sa bouche, avant de mourir d'étouffement[113]. Même si Hippocrate n'établit pas de corrélation explicite entre les deux faits, on peut se demander si la consommation excessive de vin et la destination du serpent ne sont pas liées dans son esprit, le vin ou du moins l'haleine avinée du jeune homme ayant pu attirer le serpent. Comme l'issue fatale de la rencontre suggère d'autre part que l'ἀργής est un serpent venimeux, on proposera d'y reconnaître un Vipéridé.

Deux explications concurrentes peuvent être avancées pour rendre compte de cette focalisation sur la vipère. On peut soit considérer que tous les serpents aiment le vin et qu'ils peuvent tous se noyer dans le vin, mais que cela ne pose véritablement problème que lorsqu'il s'agit d'un serpent venimeux comme la vipère, soit estimer à l'inverse que les vipères possèdent un goût plus prononcé pour le vin que les autres, ou encore qu'elles tiennent moins bien le vin qu'eux. Quelles sont donc les caractéristiques de la vipère qui pourraient expliquer qu'elle soit plus qu'un autre serpent amatrice de vin et sujette à l'ivresse ? Comme nous l'avons vu à propos de la « dipsade », les Vipéridés étaient volontiers perçus comme des animaux caniculaires, et les médecins leur prêtaient une nature marquée par la prédominance du chaud et du sec. Galien affirme ainsi, tout au long du chapitre qu'il consacre à la chair des vipères au livre XI de son traité *Sur l'effet des médicaments simples*, que la chair de vipère assèche et réchauffe, et assèche plus encore qu'elle ne réchauffe, parce que la vipère est sèche et chaude[114]. C'est grâce à ses propriétés vigoureusement asséchantes que la vipère peut guérir la lèpre, celle-ci résultant, aux yeux de Galien, de sucs épais et chargés de bile noire se portant vers la peau[115]. Or le vin présentait précisément les mêmes caractéristiques aux yeux des Anciens[116]. L'auteur hippocratique du traité du *Régime* l'affirmait déjà sans équivoque : « L'eau est froide et humide ; le vin est chaud et sec »[117]. Il y a donc bien

111. XI, 1 = XII, 313-314 K.

112. Arétée, *Causes et symptômes des maladies chroniques*, II, 13, 19-21 (= 89-90 Hude), avec Gourevitch (2001 : 170-171). Voir aussi Artémidore, *Onirocritique*, IV, 48, qui le mentionne également.

113. Hippocrate, *Épidémies*, V, 86, Littré V, 252, 11-15 = Jouanna 39. Sur ce serpent *argès*, voir Jouanna (2001).

114. Galien, *Effet des médicaments simples*, XI, 1 (XII, 311-323, plus particulièrement 312, 315-316 et 319-320 K.) ; *cf. Méthode thérapeutique*, V, 13 (X, 371 K.). Sur l'utilisation de la vipère dans la pharmacopée, on se reportera à la contribution de P. Gaillard-Seux dans ce même volume.

115. Galien, *Effet des médicaments simples*, XI, 1 (XII, 319-320 K.). Voir Gourevitch (2001 : 164).

116. L'opinion inverse est attribuée à Aristote et à Épicure dans les *Propos de table* de Plutarque (III, 5, 651 f-653 a), mais elle est clairement présentée comme hétérodoxe.Il n'y a pas lieu non plus d'entrer ici dans le détail des propriétés différentes prêtées aux diverses variétés de vin.

117. *Régime*, II, 52 (VI, 554 L. = CMG 172 Joly). Cette opinion est réitérée par Galien, *Effet des médicaments simples*, VII, 15, 2

une affinité de nature entre le vin et la vipère, une affinité qui peut expliquer à la fois pourquoi la vipère est particulièrement amatrice de vin et pourquoi elle le supporte mal : en se jetant sur le vin, la vipère agit conformément à sa complexion d'animal caniculaire ; ce faisant, elle travaille cependant à sa propre perte, faute de respecter le principe des contraires qui préside à la thérapeutique hippocratique (Jouanna 1992 : 481-484). Le vin était de fait déconseillé aux complexions marquées par un excès de chaleur et aux habitants des pays chauds, tandis que la consommation estivale du vin faisait l'objet d'une surveillance accrue (Jouanna 1996 : 420). L'affinité de nature entre le vin et la vipère permet également de comprendre pourquoi le vin dans lequel s'est noyée une vipère est un produit extrêmement puissant : additionnant les effets du vin et ceux de la chair de vipère, il constitue un poison violent pour les personnes bien portantes, et le seul remède capable de venir à bout d'un mal aussi redoutable que la lèpre.

Animal caniculaire, la vipère est aussi un animal venimeux. Or il est possible de déceler un lien entre le venin et le vin par l'intermédiaire du sang. Le vin, et plus particulièrement le vin « noir », était en effet associé au sang par les Grecs[118] ; la tradition médicale, en particulier, prêtait au vin des vertus hématopoïétiques ; le vin était censé augmenter la production de sang[119]. Le venin, de son côté, était souvent perçu comme obscurément apparenté au sang (Papaikonomou 2012 : 223-225). Dans l'*Ion* d'Euripide, Créuse a reçu en héritage les deux gouttes de sang sorties de la veine-cave de la Méduse, qu'Athéna avait données à son ancêtre Érichtonios ; l'une de ces gouttes, aux effets redoutables, est assimilée par Euripide au « venin des serpents de Gorgone », δρακόντων ἰὸς … τῶν Γοργόνος, serpents qui forment en fait sa chevelure[120]. Dans la suite de la pièce, le poison gorgonéen est indifféremment présenté comme étant « le sang qui a coulé de la gorge tranchée de la Gorgone » ou « le venin de la prompte vipère »[121]. Cette parenté qui unit le sang et le venin se donne également à voir dans les mythes étiologiques qui rendent compte de l'apparition des venimeux. Ces mythes les font naître en effet de la mort violente et du sang versé par diverses créatures pré-olympiennes (Jacques 2002 : 77-78) : les Titans vaincus auraient ainsi donné naissance en Thessalie à une grande abondance de serpents[122], tandis que la redoutable herpétofaune libyenne était mise en rapport avec les gouttes de sang tombées du cou tranché de la Gorgone Méduse[123] ; ces étiologies mythiques ont sans doute contribué à donner corps à la croyance en la génération spontanée des serpents à partir du sang répan-

(XII, 88 K.) et par Rufus d'Éphèse, *ap.* Oribase, *Synopsis*, V, 7 et *Sur le vin*, fr. I § 2 Ullmann. Voir à ce sujet Jouanna (1996 : 415). Sur la chaleur du vin, voir aussi l'image du feu, employée par Platon dans Les *Lois* (II, 666 a-c et VI, 773 d).

118. Voir par ex. Aristophane, *Lysistrata*, 194-197, où le vin de Thasos remplace le sang de la victime sacrificielle. Entre le vin et le sang, l'analogie est d'abord visuelle : voir à ce sujet Christol (2002 : 36-37).

119. Hippocrate, *Régime*, II, 52 (VI, 554 Littré = *CMG* 50 Joly) ; Galien, *Bons et mauvais sucs*, 11 (VI, 803 K.) ; *Propriétés des aliments*, III, 40 (Kühn VI, 744) ; *cf.* Pline, *Histoire naturelle*, XXIII, 37. Sur les rapports entre le vin et le sang, voir Demont & Jouanna (1981 : 203, avec la n. 22) et Jouanna (1996 : 424-425).

120. Euripide, *Ion*, 1003-1015, 1015 pour la citation. Sur ces deux gouttes de sang, l'une bénéfique, l'autre maléfique, voir les analyses de Loraux (1990² : 236-240) et Gourmelen (2004 : 333-337) sur l'ambivalence du thème de l'autochthonie.

121. Euripide, *Ion*, 1054-1055 et 1233-1234.

122. Nicandre, *Thériaques*, 8-12, qui se réclame d'Hésiode. Une version concurrente fait naître les serpents venimeux du sang de Typhon : Acusilaos, *FGrHist* 2 F 14 J., *ap.* scholies aux *Thériaques* de Nicandre, 12a, p. 39 Crugnola. Sur le motif de l'abondance des serpents en Thessalie, voir pseudo-Aristote, *Notices extraordinaires*, 23 ; Plutarque, *Isis et Osiris*, 74 (= *Moralia*, 380 F). *Cf.* Pline, *Histoire naturelle*, X, 62 ; Stéphane de Byzance, *Ethniques*, *s.v.* « *Thessalia* », p. 310, 22-4 Meineke ; Solin, *Collection de faits mémorables*, XL, 27, p. 171, 10-12 Mommsen ; il est toujours associé au rappel de la vénération que les Thessaliens portaient aux cigognes, l'un des prédateurs des serpents qui les auraient délivrés de ce fléau.

123. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 1513-1517 et fr. 4 Powell (*Fondation d'Alexandrie*), *ap.* scholies aux *Thériaques* de Nicandre, 12a, p. 39 Crugnola. ; Ovide, *Métamorphoses*, IV, 617-620 ; Lucain, *Pharsale*, IX, 619-733 ; Silius Italicus, *Guerre punique*, III, 314-316.

du sur les champs de bataille[124]. Les serpents restent marqués par ces sauvages origines : ils sont les dépositaires de la capacité de nuisance comme de la soif de vengeance des grands vaincus et sont eux-mêmes tout gonflés d'un sang empoisonné.

Un écho de ces représentations mythiques se retrouve dans la discussion que Théophraste consacre à la question de la nature du venin et des modes d'envenimement dans son traité *Sur les animaux qui mordent ou piquent*, dont de larges extraits ont été transmis dans une médiocre traduction latine des *Réponses à Chosroès* de Priscien le Lydien (Jacques 2002 : XXX-XXXI et Zucker 2008). Théophraste se demande en particulier si le pouvoir de corruption, φθοροποιὸς δύναμις, qui appartient à certains animaux provient d'une substance matérielle ou procède au contraire d'un pouvoir sans support matériel[125]. Seul le premier terme de l'alternative nous retiendra ici. À partir du moment où l'on considère le venin comme un principe matériel, il faut s'entendre à la fois sur sa nature et sur le mécanisme de sa production, ce qui est indissociablement une question de physiologie et une question d'anatomie[126]. Théophraste assimile le venin à une sorte de sanie, *sanies* dans la traduction latine, qui doit correspondre au grec ἰχώρ ; dans un autre passage, relatif aux flèches empoisonnées des Scythes, la sanie des vipères est mélangée à du sang humain[127]. Aux yeux des Grecs, le liquide appelé ἰχώρ n'est certes pas exactement la même chose que le sang, mais il ne lui est pas moins étroitement apparenté, que l'on donne à ἰχώρ le sens de sérosité plus claire que le sang ou de sang corrompu (Demont & Jouanna 1981)[128]. Étant donné d'une part les propriétés hématopoïétiques prêtées au vin, d'autre part l'affinité qui était perçue entre le venin et le sang, le premier étant parfois décrit comme une forme dérivée du second, on peut se demander si le vin ne pouvait pas jouer aussi un rôle dans la fabrication du venin, ce qui contribuerait à expliquer pourquoi la vipère semblait aux yeux des Grecs être plus amatrice de vin que les autres serpents. Comme aucune source ne met explicitement en relation vin et venin, on reste cependant là dans le domaine des hypothèses.

De l'examen de ces différents témoignages, on conclura que les serpents dans leur globalité sont présentés par les sources antiques comme friands de vin. Suivant la catégorie à laquelle ces serpents appartiennent, cette œnophilie est cependant susceptible de recevoir des explications différentes. Sur les reliefs « héroïques », le vin que le serpent s'apprête à boire est d'abord une marque d'honneur, qui souligne le statut divin ou démonique de l'ophidien représenté. Peut-être existait-il aussi un lien de convenance particulier entre ces serpents, qui dans ce contexte sont manifestement perçus comme des créatures chthoniennes, et le vin offert, qui avait peut-être pour fonction de leur apporter chaleur et vitalité, mais cela reste impossible à prouver, faute de sources textuelles qui l'affirment explicitement. La vipère, pour sa part, est du côté du chaud et du sec, une qualité qu'elle partage avec le vin ; entre le serpent et le breuvage, il existe une affinité de nature, qui peut expliquer l'appétence du premier pour le second. Il se peut également que le vin ait quelque chose à voir, par la médiation du sang, avec le venin et sa fabrication. Les serpents, du reste, ne sont pas seulement amateurs de vin dans les sources an-

124. Théophraste, *Sur les animaux qui apparaissent en masse*, fr. 174 Wimmer = 359A Fortenbaugh, *ap.* Photius, *Bibliothèque*, 278, 528 a 19-23. Voir Trinquier (2008b : 167-169).

125. Théophraste, *Sur les animaux qui piquent ou qui mordent*, fr. 1 J., *ap.* Priscien le Lydien, *Réponses à Chosroès*, IX, p. 95 B. Sur cette question, voir Jacques (2002 : XXXII et 109, n. 24) et Zucker (2008 : 336-337).

126. Sur la question du lieu de formation du venin, voir la contribution de Patricia Gaillard-Seux à ce volume.

127. Théophraste, *Sur les animaux qui piquent ou qui mordent*, fr. 1 et 2 J., *ap.* Priscien le Lydien, *Réponses à Chosroès*, IX, p. 95-96 B. Le mot ἰχώρ se trouve dans un passage parallèle du traité paradoxographique faussement attribué à Aristote : pseudo-Aristote, *Notices extraordinaires*, 141, 845a1 ; il est vrai que le terme ἰχώρ désigne ici quelque chose de plus précis que le venin, à savoir l'humeur empoisonnée découlant de la putréfaction du corps des vipères.

128. Il existe d'autres théories sur la nature du venin, notamment celle qui le met en rapport avec le fiel : Pline, *Histoire naturelle*, XI, 163 et XXIX, 122 ; *cf.* Oppien, *Halieutiques*, I, 561 (ζαμενὴς χόλος) et Élien, *Personnalité des animaux*, XV, 13 (ἰὸς χολώδης). Voir à ce sujet la contribution à ce volume de Patricia Gaillard-Seux, p. 265 et 272-273.

tiques ; certains d'entre eux, comme nous allons le voir, sont aussi attirés par le sang.

LES SERPENTS HÉMATOPHAGES

Faire couler le sang, boire le sang : animaux sanguinaires, animaux hématophages

Du vin, il est facile, comme nous l'avons vu, de passer au sang, et on peut s'attendre à rencontrer des serpents friands de sang comme il est des serpents œnophiles. De tels serpents sont effectivement attestés par les sources, à commencer par les *Cavaliers* d'Aristophane, où une parodie burlesque du présage iliadique de l'aigle et du serpent affrontés met en scène un redoutable « serpent abreuvé de sang », δράκων αἱματοπώτης, noble figure épique derrière laquelle se dissimule en fait, comme le premier serviteur se hâte de le préciser dans une savoureuse exégèse de l'oracle, le boudin cher au cœur du Charcutier[129]. La soif de sang dont les serpents peuvent être crédités recouvre cependant des réalités assez différentes.

Une première catégorie est formée par les serpents qui se plaisent à faire couler le sang. Ce penchant sanguinaire revêt chez certains serpents venimeux, notamment les Vipéridés, une forme particulière : ce n'est pas tant par leurs morsures qu'ils font couler le sang que par leur venin, lequel possède de puissantes propriétés hémorragiques et hémolytiques (David 2005 : 208-209) ; un serpent, l'αἱμορροΐς ou αἱμορρόος, le « coule-sang », doit même son nom à cette propriété (Bodson 1986 : 72 ; Jacques 2002 : 113-117).

Il n'est cependant pas question, dans ce cas, de boire le sang de la victime. Boire le sang d'un autre animal est la caractéristique, aux yeux des Grecs, de deux catégories d'animaux, les prédateurs qui mangent de la chair crue et les parasites qui vivent aux dépens de l'animal auquel ils prélèvent une partie de son sang. Boire le sang de sa victime constitue dès l'épopée homérique la manifestation peut-être la plus frappante de l'omophagie, le régime alimentaire des fauves carnassiers (Segal 1973 et Mauduit 2006 : 59-78). C'est ainsi que dans la comparaison du chant XVII de l'*Iliade* qui exalte les exploits de Ménélas autour du corps de Patrocle, le lion qui s'est emparé de la vache la plus belle du troupeau « engloutit son sang et ses entrailles en la déchirant », αἷμα καὶ ἔγκατα πάντα λαφύσσει / δῃῶν, après lui avoir brisé le col ; on notera l'emploi du verbe λαφύσσω, qui signifie « avaler gloutonnement », « laper avec avidité », et qui s'applique spécifiquement à l'ingestion d'aliments liquides[130]. À côté de ces grands quadrupèdes carnassiers, il existe une catégorie plus disparate d'animaux consommateurs de sang qu'Aristote désigne par le terme d'αἱμοβόρα[131]. Parmi les insectes — τὰ ἔντομα — qui se nourrissent de sang, Aristote prend comme exemple le μύωψ et l'οἶστρος, qui sont sans doute deux représentants de la famille des Tabanidés[132] ; il leur joint les mouches — μυῖαι — et les moustiques — κώνωπες — lorsqu'il détaille le dispositif qui leur permet de se nourrir de sang, dispositif qu'il décrit comme une sorte de langue robuste[133]. Il range en revanche les poux, les puces et les punaises des lits dans la catégorie sans doute plus large des insectes carnivores qui se nourrissent des « sucs de la chair », χυμοὶ σαρκός[134]. À ces insectes piqueurs-suceurs, il

129. *Iliade*, XII, 200-207 et Aristophane, *Cavaliers*, 197-210.

130. *Iliade*, XVII, 64-65 ; *cf.* XI, 176. Sur cette comparaison, voir Mauduit (2006 : 75-76).

131. Aristote, *Histoire des animaux*, VIII (IX), 11, 596 b 12, éd. Balme.

132. Sur l'identification de ces deux insectes, voir Beavis (1988 : 225-229) ; on évitera de traduire οἶστρος par « œstre », l'οἶστρος des Grecs étant un taon et non un œstre.

133. Aristote, *Histoire des animaux*, IV, 7, 532 a 5-14. Sur les mouches et les moustiques, voir Beavis (1988 : 219-225 et 229-236). Que les mouches, ou du moins certaines d'entre elles, se nourrissent de sang est une opinion largement admise dans l'Antiquité : voir les références données par Beavis (1988 : 222 et 223), qui aborde également la question de l'identification zoologique de ces mouches hématophages.

134. Aristote, *Histoire des animaux*, V, 31, 556 b 21. Sur la punaise des lits, les poux et les puces, voir Beavis (1988 : 104-106,

convient d'ajouter les sangsues et les tiques, que les Modernes rangent respectivement parmi les vers annélides et les acariens[135].

Ces deux catégories, celle des grands prédateurs et celle des parasites, ne sont pas totalement étanches, puisqu'il est certaines créatures hématophages qui semblent participer des deux. Il s'agit d'êtres maléfiques, qui il est vrai peuplaient plus l'imagination et les cauchemars des Anciens que leur environnement[136]. Au nombre de ces êtres maléfiques, on peut ranger des créatures vengeresses comme les Érinyes, ou encore des figures féminines comme les striges, spécialisées dans la mise à mort des enfants soit dans le ventre de leur mère, soit après leur naissance. Dans l'*Orestie*, Eschyle présente les Érinyes comme des créatures buveuses de sang humain, qui traquent Oreste pour s'abreuver de son sang de son vivant même[137] :

ἀλλ' ἀντιδοῦναι δεῖ σ' ἀπὸ ζῶντος ῥοφεῖν
ἐρυθρὸν ἐκ μελέων πελανόν· ἀπὸ δὲ σοῦ
βοσκὰν φεροίμαν πώματος δυσπότου·
καὶ ζῶντά σ' ἰσχνάνασ' ἀπάξομαι κάτω,
<ἵν'> ἀντιποίνους τίνῃς
μητροφόντας δύας·

« C'est toi qui, en revanche, dois, tout vif, fournir à ma soif une rouge offrande puisée dans tes veines. Qu'en toi je trouve à m'abreuver de cet atroce breuvage ! Desséché vivant, je t'entraînerai sous la terre, pour que tu sois là, parricide, puni des peines que tu as méritées »

Les Érinyes se comportent à la fois comme un prédateur qui se repaît de chair crue et boit à longs traits le sang de ses victimes[138], et comme un parasite qui fait dépérir l'animal vivant en s'abreuvant du sang qui est la source de sa vitalité[139]. Cette appétence particulière pour le sang ne semble cependant pas, par-delà la pièce d'Eschyle, constituer un trait stable de l'image des Érinyes[140]. Quant aux striges, elles passaient pour s'attaquer aux nourrissons soit en leur donnant à boire le lait empoisonné de leurs mamelles, soit en buvant leur sang et en dévorant leurs entrailles[141].

Le serpent « lion », prédateur omophage

Le serpent, pour sa part, n'est un représentant incontesté d'aucune de ces deux catégories. Il peut cependant y figurer à titre exceptionnel et dérogatoire. Dans les sources antiques, les serpents sont en effet décrits comme des prédateurs voraces, au régime essentiellement carnivore, juste tempéré par l'habitude occasionnelle d'ingérer certaines plantes[142]. C'est d'abord en

112-120 et 240-242). Sur le sens de χυμός, voir Auger (1993 : 34-53, en particulier 36, n. 10).

135. Sur la sangsue et la tique dans les sources antiques, voir Beavis (1988 : 4-10 et 56-60). On peut laisser de côté la lamproie, car les sources antiques ne font guère référence au fait qu'elle se nourrisse de sang : voir cependant Strabon, *Géographie*, XVIII, 3, 4, où la « sangsue », βδέλλη, infestant les rivières de Maurousie, d'une longueur de sept coudées et dotée de « branchies percées de trous », κατατετρημένα … τὰ βραγχία, pourrait bien être une lamproie, reconnaissable entre autres à ses fentes brachiales. Pour les ichtyonymes antiques dans lesquels on a voulu reconnaître des lamproies, voir Thompson (1947 : 29, 38, 56-57, 67-70, 164 et 168) et Capponi (1972 : 430-432).

136. Sur ces êtres maléfiques, voir Herter (1950/1975), Johnston (1999 : 161-199) et Stramaglia (1999 : 16-21).

137. Eschyle, *Euménides*, 264-268 (trad. P. Mazon, Paris, Belles Lettres, 1952) ; *cf. Agamemnon*, 1188-1190. Sur l'image eschylienne des Érinyes, voir Brown (1983) et Mauduit (2006 : 337-340).

138. Les Érinyes se comparent elles-mêmes à des chiennes ou à des chiens qui suivent la piste d'un faon blessé : Eschyle, *Euménides*, 246-247. Apollon leur enjoint pour sa part d'aller vivre « dans l'antre d'un lion buveur de sang » (*Euménides*, 193-194).

139. Oreste est condamné à n'être plus qu'une « ombre exsangue » (*Euménides*, 302).

140. Voir à ce propos les justes remarques de Brown (1983 : 26). On ne retrouve ces Érinyes buveuses de sang que dans le fr. 743 Radt de Sophocle.

141. Voir en particulier Ovide, *Fastes*, VI, 137-138 : *Carpere dicuntur lactentia uiscera rostris/ et plenum poto sanguine guttur habent*, « on dit qu'ils déchirent de leur bec la chair des nourrissons et regorgent du sang qu'ils ont bu » (trad. Henri Le Bonniec, Paris, Belles Lettres, 1990). Sur les striges, surtout connues par la littérature latine, mais également attestées dans le domaine grec (Festus, 414, 24-31 L., ainsi qu'Antoninus Libéralis, *Métamorphoses*, 21, si l'on accepte l'équivalence στύξ/στρί(γ)ξ), voir Oliphant (1913) et (1914), Böhm (1931), Gaster (1973 : 20-21), McDonough (1997 : 319-320), Johnston (1999 : 166-167) et Cherubini (2009).

142. Voir sur ce point la contribution de P. Luccioni. Aux plantes, il faut encore ajouter certains aliments à base de farine et de miel, que les serpents à qui on les offrait étaient censés consommer. Certains serpents étaient également décrits comme nécrophages : voir à ce sujet Barbara (2006 : 131).

cette qualité de prédateur que le serpent est parfois crédité d'un goût prononcé pour le sang. Il arrive ainsi qu'un serpent soit décrit en train de lécher le sang qui s'écoule des blessures qu'il vient d'infliger à sa proie[143]. Cette notation trouve sans doute son point de départ dans l'observation de serpents qui explorent leur proie morte ou agonisante en en faisant le tour et en la tâtant longuement de leur langue ; si nous savons maintenant que la langue collecte des particules chimiques non volatiles afin de les transporter à proximité de l'organe vomérونasal, lequel les analyse (Platel 2005 : 52-55), il était somme toute assez naturel de penser que le serpent dardait sa langue en direction de sa proie afin de lécher ses blessures. Dans la plupart des occurrences, cependant, le serpent boit le sang de sa victime en mordant dans ses chairs. Prêter un tel comportement à un serpent permet de faire de lui un prédateur comme un autre, qui se délecte de chairs sanglantes. Le rapprochement n'est nulle part plus explicite que dans la description que donne Nicandre de Colophon du terrible κεγχρίνης, « long serpent prodigieux nommé lion »[144] ; non content de dévaster les troupeaux, le κεγχρίνης est censé donner la chasse au berger, auquel le poète adresse cette pressante mise en garde[145] :

μὴ σύ γε θαρσαλέος περ ἐὼν θέλε βήμεναι ἄντην
μαινομένου, μὴ δή σε καταπλέξῃ καὶ ἀνάγχῃ
πάντοθι μαστίζων οὐρῇ δέμας, ἐν δὲ καὶ αἷμα
λαιφάξῃ κληῖδας ἀναρρήξας ἑκάτερθεν.

« …garde-toi, si hardi que tu sois, de marcher au-devant du serpent en folie, de peur qu'il ne t'enlace et ne t'étrangle en fouettant de sa queue ton corps de tout côté, puis qu'il n'avale ton sang après t'avoir brisé les deux clavicules ».

Comme l'a bien vu Liliane Bodson, la description de Nicandre combine deux modèles, le modèle d'un Vipéridé, la vipère ottomane *Montivipera xanthina* (Gray, 1849), qui est le référent zoologique probable du κεγχρίνης, et celui du lion homérique[146]. La symptomologie de la morsure renvoie clairement à un Vipéridé, tandis que l'évocation de l'attaque dont le berger risque d'être victime emprunte certains de ses traits, en les transposant, à l'image homérique du lion[147] : le κεγχρίνης fouette sa victime de sa queue, à l'instar du lion du chant XX de l'*Iliade*, qui fouettait de sa queue ses propres flancs ; comme le lion de la comparaison du chant XVII citée ci-dessus, le κεγχρίνης lape le sang de sa victime ; si le lion homérique, enfin, brise le cou des herbivores qu'il attaque, le κεγχρίνης de Nicandre s'en prend à cette sorte de verrou du corps, marquant aussi la séparation de la tête et du tronc et fermant le haut de la cage thoracique, que représente chez le bipède humain la clavicule[148]. Ce rapprochement du serpent et d'un fauve comme le lion est également présent dans l'iconographie, où certains serpents sont montrés en train de démembrer leur proie comme tout prédateur qui se respecte[149].

De la dévoration à la succion : le serpent vampire

Il est cependant une autre façon de boire le sang de sa proie, qui est de pratiquer une incision dans son enveloppe corporelle avant d'aspirer le

143. Voir Ovide, *Métamorphoses*, III, 57.

144. Nicandre, *Thériaques*, 458-482. Voir aussi Théocrite, *Idylles*, XXIV, 17-18 (« Héraclès enfant »), où l'adjectif αἱμοβόρος qualifie la panse des deux serpents qui assaillent Héraclès. Le rapprochement du serpent et du lion est déjà en germe dans le corpus hésiodique : voir les justes remarques de Mauduit (2006 : 144-150).

145. Nicandre, *Thériaques*, 474-477 (trad. J.-M. Jacques, Paris, Belles Lettres, 2002).

146. Bodson (1981 : 59, n. 8). Pour l'identification, voir Bodson (2009 : 104).

147. On rappellera que Nicandre, dans la *sphragis* de son poème, se proclame lui-même « homérique » (957-958).

148. Queue : *Iliade*, XX, 170-171. Sang bu : *Iliade*, XVII, 64-65 ; à la place du verbe λαφύσσω, Nicandre emploie l'hapax λαιφάζω. Cou (αὐχήν) broyé : *Iliade*, V, 161 ; XI, 175, XVII, 63. Sur l'image de la clavicule chez Homère et sur la métaphore du verrou, voir Skoda (1988 : 30-33). Sur les rapports entre le lion et le κεγχρίνης de Nicandre, voir aussi scholie aux *Thériaques* de Nicandre, 463d, p. 189 Crugnola.

149. Sur ce *modus operandi* des serpents dans l'iconographie et dans la littérature latine, où le motif a trouvé un large écho, voir Trinquier (2008a : 227, 240 et 243-244).

précieux liquide. Cette différence est clairement exposée par Aristote dans le développement qu'il consacre à l'alimentation des serpents[150] :

Σαρκοφάγοι δ'ὄντες οἱ ὄφεις, ὅ τι ἂν λάβωσι ζῷον, ἐξικμάζοντες ὅλα κατὰ τὴν ὑποχώρησιν προΐενται. Σχεδὸν δὲ καὶ τἆλλα τὰ τοιαῦτα, οἷον οἱ ἀράχναι ἀλλ' ἔξω οἱ ἀράχναι ἐκχυμίζουσιν, οἱ δ' ὄφεις ἐν τῇ κοιλίᾳ.

« Comme les serpents sont carnivores, quel que soit l'animal qu'ils capturent, ils le rejettent par l'évacuation naturelle après en avoir extrait tout le suc. C'est presque la même façon d'agir chez les autres animaux qui leur sont comparables, comme les araignées : mais les araignées extraient la substance de leur proie de l'extérieur, tandis que les serpents le font dans leur ventre ».

Aristote, dans ce passage, oppose les serpents aux araignées et ne prête qu'à ces dernières la capacité d'extraire de l'extérieur les sucs de leurs proies. À en croire d'autres sources, il existait cependant des serpents qui procédaient à la manière des araignées, s'employant à vider leur proie de leur sang. Ces serpents excentriques, ce sont les δράκοντες indiens ou africains, qui présentaient également la particularité d'être des chasseurs d'éléphants.

Le δράκων « éléphantomaque »[151]

Absent de l'œuvre biologique d'Aristote, l'antagonisme du serpent δράκων et de l'éléphant apparaît à l'époque hellénistique, à partir du moment où le pachyderme devient un animal plus familier aux riverains de la Méditerranée et où la découverte tant du monde indien que des profondeurs du continent africain a porté à la connaissance des Grecs les grands Pythoninés exotiques (Trinquier 2008a). Ces énormes serpents ont reçu, en vertu de similitudes superficielles, mais réelles qui existent entre les Pythoninés et les grandes couleuvres européennes, le nom de δράκοντες (Bodson 1981 : 69-70 et 72-73). Dans ces δράκοντες exotiques, il convient de reconnaître du côté africain le python de Seba (*Python sebae* Gmelin, 1788), dont les plus grands spécimens atteindraient 9 m, du côté indien le python molure (*Python molurus* Linné, 1758), qui peut atteindre 7 m, peut-être aussi, mais de façon plus douteuse[152], le python réticulé (*Broghammerus reticulatus* Schneider, 1801), dont les plus grands spécimens pourraient atteindre, voire dépasser 9 m[153].

Éléphants et pythons constituent même les vedettes de ce bestiaire exotique nouvellement découvert, en particulier dans l'Alexandrie lagide. Comme on sait, Ptolémée II et ses successeurs lancèrent de coûteuses expéditions en direction des savanes de la Corne de l'Afrique dans le but de se procurer des éléphants propres à venir grossir, après dressage, les rangs de leurs armées (Rostovtseff 1908 ; Fraser 1972 : I, 177-179, II, 304-308, n. 359-372 ; Scullard 1974 : 126-137 ; Desanges 1970 et 1978 : 254, 256-257 et 297-299 ; Casson 1993 ; Burstein 1996 ; Thiers 2001). Dans le même temps, ils collectèrent à Alexandrie un certain nombre d'espèces jusqu'alors inconnues, en privilégiant les animaux les plus puissants et les plus curieux[154]. Le python figurait en bonne place parmi ces derniers. On peut lire dans le livre III de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile le récit détaillé de la capture d'un python de Seba de plus de 13 m, destiné au souverain grec Ptolémée II[155]. Selon Diodore, l'initiative

150. Aristote, *Histoire des animaux*, VII (VIII), 4, 594 a 12-16, éd. Balme (trad. P. Louis, Paris, Belles Lettres, 1969).

151. L'expression δράκοντες ἐλεφαντομάχοι se trouve dans Strabon, *Géographie*, XVII, 2, 2, dans un développement consacré à la faune éthiopienne.

152. Le python réticulé est en effet un ophidien du Sud-Est asiatique, qui ne se rencontre pas en Inde.

153. Sur ces questions de longueur maximale, voir Murphy & Henderson (1997 : 45-54) ; voir aussi les réflexions de Bodson (2003 : 32-33).

154. Agatharchide de Cnide (IIe s. av. J.-C.) écrit ainsi qu'il « porta à la connaissance des Grecs », ἐποίησεν εἰς γνῶσιν ἐλθεῖν τοῖς Ἕλλησι, « des animaux d'une nature inconnue et extraordinaire »,τῶν … ζῴων ἀθεωρήτους καὶ παραδόξους φύσεις, (fr. 80b Burstein, *ap.* Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 36, 3). Sur l'intérêt des Lagides pour les animaux exotiques, voir Trinquier (2002).

155. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 36-37. *Cf.* Photius, *Bibliothèque*, 250, 456 a. On considère d'ordinaire que

en revint à des particuliers qui étaient bien informés de l'intérêt que le souverain lagide portait aux animaux exotiques et qui espéraient être généreusement récompensés par le roi de leur prise. Après une chasse mouvementée, ils ramenèrent à Alexandrie un gigantesque python, qui fut réduit à l'obéissance par la privation de nourriture. Liliane Bodson a montré en détail que malgré quelques exagérations, ce récit était parfaitement vraisemblable du point de vue de l'histoire naturelle et qu'il devait par conséquent dériver du témoignage de première main des chasseurs et des soigneurs de l'animal (Bodson 1980 et 2003). Toujours au dire de Diodore de Sicile, Ptolémée II montrait fièrement ce python aux visiteurs de marque de son royaume, en le présentant comme le spectacle le plus étonnant et le plus extraordinaire que pouvait offrir son royaume égyptien, pourtant traditionnellement riche en merveilles de toute sorte[156]. De cet intérêt pour les serpents géants, la mosaïque Barberini de Palestrina porte également témoignage, puisqu'elle n'offre pas moins de deux exemplaires de ces serpents géants, disposés symétriquement, semble-t-il, à gauche et à droite, dans la partie la plus reculée de l'Éthiopie (Meyboom 1995 : 21, 26 et 224-226, n. 12-13 ; Bodson 2003 : 31 ; Trinquier 2008a : 233).

Éléphants et pythons, cependant, n'étaient pas seulement rapprochés en vertu de leur commune origine géographique. Les Grecs de l'époque hellénistique les associaient bien plus étroitement en en faisant un couple d'animaux antagonistes, qu'une haine inexpiable opposerait dans la nature et qui se livreraient à l'occasion à d'épiques combats. Là encore, c'est Diodore de Sicile qui nous a transmis la première attestation de cet antagonisme, qui remonte vraisemblablement à Agatharchide de Cnide[157]. Cette lutte de l'éléphant et du python est localisée par les sources tantôt en Éthiopie, tantôt en Inde, en vertu du parallèle constant qui est tracé dans l'Antiquité entre ces deux confins du monde connu. Il s'agit d'un antagonisme largement fantasmé, qui ne trouve guère d'ancrage dans la réalité observable[158].

Il est possible que les cultures locales aient joué un rôle dans la diffusion du motif de l'antagonisme de l'éléphant et du python, même si la chose reste difficile à prouver. Pour la filière éthiopienne, les données sont ténues[159]. Sur les défilés d'animaux qui ornent les peignes et les couteaux des époques prédynastiques de Nagada II et III (= Gerzéen I et II, IVe millénaire avant notre ère), un grand serpent est souvent représenté sous les pieds de l'éléphant. Une telle association de l'éléphant et du python est par ailleurs bien connue dans certaines mythologies africaines (Hoffmann 1970 : 624). On peine cependant à découvrir des jalons qui conduiraient de l'époque prédynastique à l'époque hellénistique. Tout au plus peut-on noter que l'éléphant redevient relativement familier sous le Nouvel Empire en raison de la politique d'expansion des pharaons, qui multiplie les occasions de contact avec l'éléphant aussi bien dans le Sud que dans le Nord, en Syrie. On peut donc imaginer que certaines traditions relatives à l'éléphant et à son inimitié pour le python

Diodore utilise comme Photius l'historien Agatharchide, les deux passages constituant les fr. 80 a et b de l'édition de Burstein d'Agatharchide de Cnide.

156. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 37, 8.

157. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 10, 5-6 et 37, 9.

158. Sur la taille des proies que peuvent ingérer les plus grandes espèces de pythons, voir Murphy & Henderson (1997 : 90-93). Comme un éléphanteau pèse à la naissance autour de 100 kg, il est hautement improbable qu'un python même de très grande taille puisse l'avaler. J. C. Murphy et R. W. Henderson (1997 : 87) rappellent cependant qu'un python peut mésestimer la taille de sa proie et par conséquent s'attaquer par erreur à un animal trop gros pour lui ; s'il faut leur ajouter foi, telle pourrait être l'explication des très rares témoignages relatifs à des attaques de pythons molures sur des éléphants : Murphy & Henderson (1997 : 90). On peut également noter que les éléphants font preuve d'une grande prudence vis-à-vis des serpents venimeux qui se trouvent sur leur chemin et qu'on a vu des serpents venimeux, dressés en position d'intimidation, faire reculer des éléphants.

159. Sur cet antagonisme et sur son arrière-plan égyptien, voire africain, l'étude fondamentale est celle de Hoffmann (1970). Voir aussi Keimer (1927), Scullard (1974 : 217-218) et Vernus & Yoyotte (2005 : 134).

aient pu se conserver dans l'Égypte dynastique, notamment au contact des peuplades des pays méridionaux, qui côtoyaient des éléphants et en tiraient parti dans leur vie quotidienne ; elles ont pu être recueillies par des Grecs, au moment où le pouvoir lagide cherchait par tous les moyens à se procurer des éléphants. L'ensemble de la construction reste cependant fragile.

Le dossier indien est plus solide, car l'antagonisme de l'éléphant et du serpent y est mieux attesté ; le serpent est en effet l'une des formes que peut prendre le monstre aquatique (*graha*, « celui qui saisit ») qui entraîne au fond des eaux l'éléphant venu boire au bord d'une rivière ou d'un lac[160]. Ce motif est notamment attesté dans le mythe de Vishnu, qui, avec l'aigle Garuda, vient au secours du roi éléphant Gajendramoksha ; sur les reliefs les plus anciens, qui datent du début du VIe siècle de notre ère, le *graha* est bien interprété comme un *naga*, roi serpent mythique doté de plusieurs têtes (Van der Geer 2008 : 197 et 205-206 et fig. 255-257). L'antagonisme du serpent et de l'éléphant est également attesté dans des comparaisons : dans le *Bhāgavata-purāṇa* (VI, 12, 29), par exemple, le démon Vṛtra engloutit le dieu de la foudre avec sa monture « comme un grand serpent, doué d'une grande endurance et d'une grande vigueur, avale un éléphant »[161]. Même si les attestations dont nous disposons dans le domaine indien sont plus tardives que les sources gréco-romaines, lesquelles remontent à l'époque hellénistique, on ne peut exclure que des traditions locales indigènes aient joué un rôle dans la diffusion du motif.

Il n'est cependant pas nécessaire de voir dans ce motif un motif importé, tant la vision grecque du règne animal apparaît structurée par de puissants antagonismes. À la faveur de la découverte des grands serpents d'Afrique et d'Inde apparaissent de nouveaux antagonismes, qui opposent de façon spectaculaire les δράκοντες à de très grosses bêtes, au taureau d'abord[162], puis à cette sorte d'hyper-taureau que représente l'éléphant[163]. L'éléphant apparaît ainsi comme le seul adversaire digne du formidable serpent python, dont les dimensions ont été exagérées jusqu'à l'invraisemblable. L'inimitié réciproque prêtée aux deux espèces a permis de conjoindre les deux vedettes du bestiaire lointain et de comparer les forces de ces deux champions.

Des raisons annexes ont pu conforter la solidité du couple antagoniste formé par l'éléphant et le python. On a remarqué depuis longtemps que le serpent fournissait un très bon pendant visuel à la trompe de l'éléphant, elle-même parfois qualifiée de serpentine dans l'Antiquité, la trompe appelant en quelque sorte le serpent[164]. Pline écrit ainsi que le python embusqué dans l'eau pour attaquer l'éléphant au moment où celui-ci vient boire commence par s'enrouler autour de sa trompe pour l'immobiliser[165]. D'autre part, il existe peut-être un lien entre l'antagonisme op-

160. Sur ce motif, voir Vogel (1926), Goossens (1928 : 40-43 ; 1934, 415-449 et 1946 : 626-628). *Cf.* Pline, *Histoire naturelle*, IX, 17, à propos cette fois du *uermes* du Gange.

161. Le *Bhāgavata-purāṇa* date du IXe s. de notre ère : voir Bailey (2010 : 147).

162. Sur les serpents géants capables de dévorer des taureaux, voir pour l'Inde Mégasthène, *FGrHist*, 715 F 22 J., *ap.* Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 14, 36 et Strabon, *Géographie*, II, 1, 9, C 70 ; pour l'Éthiopie, voir Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 37, 9 ; Lucain, *Pharsale*, IX, 727-733 ; pour la Phrygie, voir Élien, *Personnalité des animaux*, II, 21.

163. Pour le passage du taureau à l'éléphant, voir Lucain, *Pharsale*, IX, 727-733 ; pour les taureaux et les éléphants associés comme proies du python, voir Artémidore, *ap.* Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 16. On notera que les termes ταῦρος en grec, *bos* en latin, peuvent servir d'hyperonymes et désigner tous les gros herbivores à cornes ou à défenses, éléphants et rhinocéros compris : pour le rhinocéros comme « taureau éthiopien », voir Pausanias, *Description de la Grèce*, V, 12, 1 et IX, 21, 2 ; pour l'éléphant, voir l'expression latine *bos Luca* : Plaute, *Casina*, 845 ; Varron, *Sur la langue latine*, VII, 3, 39 ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 16. Sur l'éléphant comme bête à cornes, voir les réflexions de Poplin (1999 et 2000).

164. Lucrèce (*Sur la nature*, II, 537 et V, 1303) qualifie ainsi l'éléphant d'*anguimanus*, littéralement « doté d'une main serpentine », une épithète remarquable par son caractère doublement métaphorique ; l'épithète a été reprise par Lactance, *Ouvrage du Dieu créateur*, V, 12 ; *cf.* Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 2, 14. Cette épithète est rapprochée de l'un des noms de la trompe de l'éléphant en sanscrit, *nāganāsā*, soit « nez en serpent » : voir André & Filliozat (1986 : 340, n. 9). Pour la trompe comme pendant visuel du serpent, voir *P. Artemid.*, V16.

165. Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 34.

posant le serpent au cerf[166] et celui qui l'oppose à l'éléphant, en vertu de la paronomase ἔλαφος (le cerf)/ ἐλέφας (l'éléphant), une proximité phonique qui a pu favoriser les transferts d'une espèce à l'autre[167].

Cette histoire de l'antagonisme de l'éléphant et du python a connu un grand succès dans l'Antiquité. Elle constitue l'une de ces « anecdotes animalières » reprises d'ouvrage en ouvrage et volontiers représentées[168]. Les deux adversaires sont réunis sur une fresque de la Maison de Rémus et Romulus à Pompéi, où un grand serpent semble guetter un éléphant du haut d'un arbre[169]. Dans la mosaïque de Dermech, qui est datée du début du IVe siècle de notre ère, le serpent est passé à l'attaque (Fig. 1)[170]. Une attestation controversée du motif est offerte par un denier de César, qui semble montrer un éléphant foulant aux pieds un grand serpent, si du moins l'interprétation est correcte[171]. D'un texte à l'autre, d'une représentation à l'autre, le combat de l'éléphant et du serpent connaît plusieurs variantes. La première différence concerne le lieu de l'attaque : tantôt le serpent se tient à l'affût dans l'eau et attend que l'éléphant vienne boire, tantôt il guette l'éléphant du haut d'un arbre, comme sur la fresque de la Maison de Rémus et Romulus, tantôt il se tapit contre le sol, attendant le passage de l'éléphant[172]. Les modalités du combat ne sont pas non plus toujours identiques : le serpent peut chercher à entraver la marche de l'éléphant en enserrant ses pattes, à l'étouffer dans les replis de ses spires, à immobiliser sa trompe, à enfoncer sa tête dans ses narines pour l'asphyxier, à l'aveugler en visant ses yeux, à mordre son oreille, jugée hors d'atteinte de la trompe du pachyderme, et enfin à aspirer le sang du pachyderme[173]. Ces différentes actions peuvent au demeurant se succéder ou librement se combiner. L'éléphant, pour sa part, cherche à piétiner le python, à desserrer les nœuds du serpent avec sa trompe et à écraser son adversaire

166. Sur cet antagonisme, voir Gaide (2001), Mielsch (2005 : 89-91).

167. Seel (1967 : 41).

168. Auteurs grecs : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 10, 5-6 et 37, 9 (d'après Agatharchide ?) ; Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 16 (d'après Artémidore) et XVII, 2, 2 ; Philon, *Sur l'éternité du monde*, 128-129 ; Élien, *Personnalité des animaux*, II, 21 et VI, 21 ; *cf.* V, 48 ; Timothée de Gaza, 25. Auteurs latins : Pomponius Méla, *Chorographie*, III, 7, 62 ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 32-34 ; *cf.* XXXIII, 116 et XXXV, 50 ; Apulée, *Florides*, VI, 4-5 ; Solin, *Collection de faits mémorables*, XXV, 11-14 ; Ambroise, *Hexaméron*, III, 9, 40 ; Isidodre de Séville, *Étymologies*, XIX, 17, 8. Pour les sources figurées, voir Mielsch (2005, 54-57), auquel il convient d'ajouter le « papyrus d'Artémidore » (*P. Artemid.*, V16), dont l'authenticité est toutefois contestée : voir Gallazzi, Kramer, Settis (2008 : I, 372-377 et II, pl. XI et XXXV) ; Kinzelbach (2009 : 47-54) ; pour les débats autour de l'authenticité de ce document exceptionnel, voir un état provisoire de la question dans Marcotte (2010). Pour l'expression « anecdote animalière », voir Mielsch (1986).

169. Maison de Rémus et de Romulus, Pompéi (VII, 7, 10), péristyle (p), paroi ouest, fresque du IVe style. Elle est reproduite dans *PPM* VII (1997 : 270, ill. 23) et dans Mielsch (2005, 55-56, fig. 39 et 40). Le choix de ne pas montrer les deux animaux en train de s'affronter s'explique sans doute par le sujet de la composition, Orphée (effacé) charmant les animaux, selon l'hypothèse vraisemblable de M.-T. Andreae : Andreae (1990 : 81).

170. Mosaïque de Dermech, Tunisie, Carthage, réserves du Musée archéologique. Voir Mahjoubi (1967) et Dunbabin (1978 : 53-55 et 252, cat. n°24).

171. Denier frappé en 49/48 av. J.C. : 1006 C 9 Sydenham = 443/1 Crawford = 9 Sear. L'animal piétiné par le pachyderme est souvent décrit sans plus de précision comme un « dragon », ce qui laisse entier le problème de son identification. On y a reconnu soit un monstre marin, soit un grand serpent, une solution qui emporte la conviction : Stevens (1959 : 626) et Dayet (1960, 42-47) pour la première solution, Scullard (1974 : 194) et Woytek (2006, 69-95) pour la seconde.

172. Attaque depuis un arbre : Élien, *Personnalité des animaux*, VI, 21 et fresque de la Maison de Rémus et de Romulus ; depuis un point d'eau : sans doute Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 10, 5-6 et Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 34. Ces deux versions sont clairement distinguées par Pline (VIII, 33 et VIII, 34) ; sur ces deux versions, voir Karttunen (1997 : 228). Attaque depuis le sol : Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 33 et Solin, *Collection de faits mémorables*, XXV, 11.

173. Marche entravée : Diodore de Sicile et les autres sources. Étouffement par constriction : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 10, 5-6 ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 32. Neutralisation de la trompe : Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 34. Obstruction des narines : Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 33. Attaque des yeux : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 37, 9 ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 33 ; Élien, *Personnalité des animaux*, VI, 21 ; Solin, *Collection de faits mémorables*, XXV, 14 ; sans doute *P. Artemid.*, V16. Attaque de l'oreille : Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 34 ; Solin, *Collection de faits mémorables*, XXV, 14. Sang aspiré : voir *infra*.

Fig. 1.– Mosaïque de Dermech, détail. Carthage, réserves du Musée archéologique.
Avec l'aimable autorisation, pour la photographie, de la Base mosaïque Henri Stern (AOROC-UMR 8546 CNRS-ENS)

contre des arbres ou des rochers[174]. L'issue de la bataille peut également différer : le combat peut se solder par la mort du python, si l'éléphant parvient à le piétiner, ou par celle de l'éléphant, si le python parvient à le faire tomber[175] ; sa victoire, cependant, ne lui profite pas toujours, car dans plusieurs récits il meurt à son tour, écrasé par le poids de l'éléphant qui s'effondre[176].

Le python buveur de sang

Une seule de ces variantes nous retiendra ici, celle où le python vide l'éléphant de son sang[177]. Cette variante se rencontre pour la première fois, au début de notre ère, dans une œuvre de Philon d'Alexandrie, le traité *De l'éternité du monde*[178] :

Τὸ παραπλήσιον μέντοι καὶ τοὺς κατὰ τὴν Ἰνδικὴν δράκοντάς φασι πάσχειν· ἀνέρποντας γὰρ ἐπὶ τὰ μέγιστα τῶν ζῴων, ἐλέφαντας, περὶ νῶτα καὶ νηδὺν ἅπασαν εἱλεῖσθαι, φλέβα δ' ἣν ἂν τύχῃ διελόντας ἐμπίνειν τοῦ αἵματος, ἁπλήστως ἐπισπωμένους βιαίῳ πνεύματι καὶ συντόνῳ ῥοίζῳ· μέχρι μὲν οὖν τινος ἐξαναλουμένους ἐκείνους ἀντέχειν ὑπ' ἀμηχανίας ἀνασκιρτῶντας καὶ τῇ προνομαίᾳ

174. Solin, *Collection de faits mémorables*, XXV, 12.

175. Serpent piétiné par l'éléphant : denier de César et *Physiologos*, 43. Serpent victorieux : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 10, 5-6 et 37, 9 ; Élien, *Personnalité des animaux*, II, 21 et VI, 21.

176. Mort des deux adversaires : Philon, *Sur l'éternité du monde*, 128-129 ; Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 32 et 34 ; Apulée, *Florides*, VI, 4-5 ; Solin, *Collection de faits mémorables*, XXV, 14 ; Ambroise, *Hexaméron*, III, 9, 40 ; Isidore de Séville, *Étymologies*, XIX, 17, 8.

177. On notera que le rhinocéros, l'autre formidable adversaire de l'éléphant dans la tradition antique, passait lui aussi pour saigner l'éléphant, cette fois en perforant son ventre à l'aide de sa corne : voir Élien, *Personnalité des animaux*, XVII, 44.

178. Philon, *Sur l'éternité du monde,* 128-129 (trad. J. Pouilloux, Paris, Cerf, 1969). Le développement philonien dans lequel est inséré le récit du duel entre l'éléphant et le δράκων provient d'un ouvrage doxographique de Théophraste, les *Physicae opiniones* (= fr. 184 FHS&G) ; il est cependant probable que le récit constitue une addition personnelle de Philon. Sur tous ces points, voir Sharples (1998 : 138).

τὴν πλευρὰν τύπτοντας ὡς καθιξομένους τῶν δρακόντων, εἶτα ἀεὶ κενουμένου τοῦ ζωτικοῦ, πηδᾶν μὲν μηκέτι δύνασθαι, κραδαινομένους δ' ἑστάναι, μικρὸν δ' ὕστερον καὶ τῶν σκελῶν ἐξασθενησάντων κατασεισθέντας ὑπὸ λιφαιμίας ἀποψύχειν, πεσόντας δὲ τοὺς αἰτίους τοῦ θανάτου συναπολλύναι τρόπῳ τοιῷδε· μηκέτ' ἔχοντες τροφὴν οἱ δράκοντες ὃν περιέθεσαν δεσμὸν ἐπιχειροῦσιν ἐκλύειν ἀπαλλαγὴν ἤδη ποθοῦντες, ὑπὸ δὲ τοῦ βάρους τῶν ἐλεφάντων θλιβόμενοι πιέζονται, καὶ πολὺ μᾶλλον ἐπειδὰν τύχῃ στέριφον καὶ λιθῶδες τὸ ἔδαφος· ἰλυσπώμενοι γὰρ καὶ πάντα ποιοῦντες εἰς διάλυσιν, ὑπὸ τῆς τοῦ πιέσαντος βίας πεδηθέντες, ἑαυτοὺς πολυτρόπως ἐν ἀμηχάνοις καὶ ἀπόροις γυμνάσαντες ἐξασθενοῦσι <καὶ> καθάπερ οἱ καταλευσθέντες ἢ τείχους αἰφνίδιον ἐπενεχθέντος προκαταληφθέντες, οὐδ' ὅσον ἀνακύψαι δυνάμενοι. Πνιγῇ τελευτῶσιν.

« C'est à peu près ce qui arrive, dit-on, aux serpents de l'Inde. En rampant ils montent sur les plus gros des animaux, les éléphants, ils s'enroulent tout autour de leur dos et de leur ventre, et, ouvrant la première veine qu'ils trouvent, ils boivent le sang, aspirant insatiablement avec un souffle violent et un grondement aigu ; jusqu'à un certain moment, les éléphants, qui s'épuisent, résistent et, ne sachant que faire, bondissent, se frappent les flancs avec leur trompe pour atteindre les serpents ; ensuite, vidés sans relâche de leur force vitale, ils ne peuvent plus bondir, mais tout agités de tremblements restent encore debout ; puis, peu après, leurs membres perdent toute leur force, ils s'écroulent sous l'effet de l'épuisement et rendent leur dernier souffle, mais en tombant ils entraînent aussi la perte de ceux qui sont cause de leur mort, de la façon que voici : ne trouvant plus de nourriture, les serpents entreprennent de défaire le lien qu'ils avaient noué, désirant maintenant lâcher prise, mais, accablés sous le poids des éléphants, ils sont écrasés, et bien plus encore quand le sol au-dessous se trouve ferme et rocheux. Dans leurs contorsions, ils cherchent tous les moyens de se déprendre, mais retenus par la masse qui les oppresse, ils s'agitent de mille manières dans des efforts vains et sans issue, ils s'épuisent, et comme ceux qu'on lapide ou qu'a surpris la chute soudaine d'un mur, ils ne sont même plus capables de se redresser et périssent étouffés ».

Philon d'Alexandrie donne à voir, avec un luxe de détails qui visent à renforcer l'*enargeia* de l'évocation, deux agonies successives et pénibles. Ce qui constitue chez Philon les deux actes d'un même drame est en revanche distingué par Pline, qui y voit pour sa part deux versions différentes d'une même histoire[179] :

Elephantos fert Africa ultra Syrticas solitudines et in Mauretania, ferunt Aethiopes et Trogodytae, ut dictum est, sed maximos India bellantesque cum iis perpetua discordia dracones tantae magnitudinis et ipsos, ut circumplexu facili ambiant nexuque nodi praestringant. Conmoritur ea dimicatio, uictusque conruens conplexum elidit pondere. […] *Quam quis aliam tantae discordiae causam attulerit nisi naturam spectaculum sibi paria conponentem? Est et alia dimicationis huius fama. Elephantis frigidissimum esse sanguinem; ob id aestu torrente praecipue draconibus expeti. Quam ob rem in amnes mersos insidiari bibentibus coortosque inligata manu in aurem morsum defigere, quoniam is tantum locus defendi non possit manu. Dracones esse tantos, ut totum sanguinem capiant, itaque elephantos ab iis ebibi siccatosque concidere et dracones inebriatos opprimi conmorique.*

« … les plus grands naissent dans l'Inde, où ils sont perpétuellement en guerre contre des pythons assez grands eux-mêmes pour les envelopper aisément dans leurs anneaux et les étouffer dans l'étreinte de ce nœud. Ce duel se termine par une double mort : le vaincu, en s'abattant, écrase de son poids le serpent qui l'enlace […] On raconte encore autrement ce combat. L'éléphant a, dit-on, le sang très froid ; aussi est-ce principalement au plus fort des chaleurs que les serpents le convoitent. En conséquence, plongés dans les rivières, ils guettent l'éléphant en train de boire, et s'enroulant autour de sa trompe qu'ils immobilisent, ils le mordent à l'oreille, car c'est le seul endroit qu'il ne puisse défendre avec sa trompe. Ces pythons sont si grands qu'ils peuvent absorber tout le sang de l'éléphant ; ainsi vidé et mis à sec par eux, celui-ci tombe, en écrasant le python enivré de sang, qui meurt avec sa victime ».

Dans les deux textes, le python agit normalement en serpent constricteur, mais il s'emploie en outre à saigner sa victime, en aspirant tout son sang. Il semble bien que le python représenté sur la mosaïque de Dermech (Fig. 1)

179. Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 32-33 (trad. A. Ernout, Paris, Belles Lettres, 1952, modifiée sur un point, la traduction du substantif *draco*).

procédait de la même façon : si une malencontreuse lacune a fait disparaître la tête du serpent, le sang qui coule indique clairement que le serpent mordait vigoureusement le pachyderme, cette fois au niveau du ventre ; le soin avec lequel le sang est figuré donne à penser que l'artiste entendait bien montrer à l'œuvre l'un de ces terribles serpents buveurs de sang. Cette version du combat du python contre l'éléphant propose la figure rare d'une sorte de serpent vampire, qui au lieu d'ingurgiter sa proie tout entière, comme le font les ophidiens, s'accroche à elle pour en sucer le sang.

Ce motif n'a pas d'ancrage zoologique, même s'il peut être mis en relation avec certaines caractéristiques anatomiques, physiologiques et éthologiques des serpents, qui ont pu lui servir de point de départ. L'explication peut être recherchée aussi bien du côté du mode d'action – la succion – que de celui de la substance convoitée – le sang. La succion est un comportement étranger aux ophidiens. Les serpents, en revanche, avalent leur proie tout entière, sans la découper, en la faisant descendre le long de leur œsophage, si bien que la proie peut sembler littéralement aspirée à l'intérieur du corps (Gasc 2005 : 108-121). De là vient sans doute que les serpents ont été souvent crédités d'un puissant pouvoir d'aspiration, une opinion qui a pu être corroborée par le fait que la plupart des serpents, lorsqu'ils se mettent en position de défense, soufflent ou sifflent plus ou moins violemment et rythmiquement, le son étant produit non seulement lors de l'expiration de l'air, mais aussi lors de son inspiration ; certains d'entre eux se gonflent également d'air afin de paraître plus volumineux (Saint-Girons 2005 : 165-168). Ce pouvoir d'aspiration observé chez les serpents a pu trouver par extrapolation d'autres domaines d'emploi. Les sources latines font ainsi état d'un serpent appelé *bo(u)a*, serpent « vacher », qui passait pour téter le pis des vaches[180]. Plus spectaculairement, certains serpents étaient crédités du pouvoir d'abattre en plein vol et à distance un oiseau, en aspirant l'air qui le soutenait (Trinquier 2008a : 244-246). Le serpent « éléphantomaque » offre un dernier exemple de puissant serpent aspirateur, qui fonctionne comme une pompe afin de vider le pachyderme de son sang ; pour décrire le *modus operandi* de ce dernier, Élien utilise d'ailleurs le verbe ἐκθηλάζω, qui désigne en propre l'action de téter, θηλή étant le substantif grec désignant le mamelon[181].

Quant au sang, nous avons vu à propos du vin tout ce qui le reliait aux serpents. Cette fois-ci, ce n'est pas la vipère qui est représentée comme assoiffée de sang[182], mais un δράκων ; comme le δράκων n'est pas un serpent venimeux[183], la production du venin n'est pas ici en cause. Il est tentant d'expliquer cette appétence du δράκων pour le sang par le caractère chthonien du serpent, qui aurait besoin, tels les morts, « têtes sans force », de la *Nekyomanteia* homérique[184], du surcroît de chaleur, d'humidité et de vitalité apporté par le sang « noir ». Or c'est précisément l'explication inverse qui est avancée par Pline : c'est parce que le sang de l'éléphant est froid et pour se rafraîchir que le *draco* attaque le pachyderme[185]. Cette mention du sang froid de l'éléphant est, à ma connaissance, parfaitement isolée dans notre documentation et a tous les caractères d'une explication *ad hoc*. Elle a le mérite de montrer qu'en dehors de procédures expérimentales socialement acceptées et validées et sur des ma-

180. Sur ce serpent *boua*, voir la contribution à ce volume de Patricia Gaillard-Seux.

181. Élien, *Personnalité des animaux*, XVI, 22. Élien compare ces serpents à un autre animal aspirateur, l'oiseau « tète-chèvre », l'αἰγοθήλας, qui est l'engoulevent d'Europe, *Caprimulgus europaeus* (Linné, 1758) ; le « suce-sang » apparaît ainsi comme une version aggravée du « tète-chèvre », il l'emporte sur lui en nocivité autant que la faune indienne l'emporte en dangerosité et en virulence sur celle du pourtour méditerranéen.

182. Voir cependant, *infra*, p. 211.

183. Voir par ex. Lucain, *Pharsale*, IX, 727-733 et Philouménos, *Sur les animaux venimeux et leur venin*, XXX, 1-3 W.

184. *Iliade*, XI, 34-43 et *pass.*

185. Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 34 ; *cf.* Solin, *Collection de faits mémorables*, XXV, 13.

tières aussi difficilement vérifiables que la composition élémentaire des corps et des organismes vivants, des vues très diverses ont pu coexister et utiliser le même schéma explicatif en faveur de thèses parfaitement opposées ; le passage déjà cité des *Propos de table* de Plutarque, sur la froideur du vin, en offre un bel exemple[186].

Si la technique de prédation et l'appétence pour le sang du serpent « éléphantomaque » n'apparaissent pas aussi isolées qu'elles pourraient le sembler à première vue, le serpent « éléphantomaque » et hématophage n'en reste pas moins une exception et une bizarrerie au sein de sa classe. Il se comporte en fait moins comme un serpent que comme un ectoparasite hématophage, tique ou sangsue. Comme ces dernières, il reste accroché à sa proie le temps de se remplir de sang. Comme pour la tique, le festin se termine également par la mort du convive : le δράκων meurt écrasé par l'éléphant, tandis que la tique crève d'être trop remplie, selon une croyance rapportée par Pline, qui prive cette dernière de toute voie d'excrétion[187]. On objectera qu'il y a loin d'un acarien comme la tique ou d'un vers annélide comme la sangsue à un serpent géant comme le δράκων. Dans le bestiaire de l'Antiquité, les deux premiers relèvent de l'insignifiant[188], tandis que le δράκων se voit octroyer une place de choix. C'est cependant justement ce déséquilibre qui peut expliquer la substitution du second aux premiers. Le δράκων suceur de sang offre l'image d'une sorte de sangsue géante, propre à frapper les esprits. Un tel transfert d'attributs d'une espèce indigène insignifiante vers un animal exotique gigantesque et terrifiant n'est du reste pas sans parallèle. Il en va ainsi du redoutable « ver indien », le σκώληξ de Ctésias, aux dimensions impressionnantes et capable d'entraîner dans le fleuve où il habite un quadrupède de la taille d'un bœuf ou d'un chameau[189]. Si Suzanne Amigues a pu montrer avec de bons arguments que dans l'esprit de Ctésias, le référent zoologique de ce σκώληξ n'était pas un ver, mais bien un Crocodilien, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a beaucoup d'hésitation, chez les auteurs postérieurs, sur la classe zoologique à laquelle appartiendrait le σκώληξ indien[190] : Pline, sur la foi de Statius Sébosius, lui attribue des branchies, Élien en fait un ver xylophage, tandis que Philostrate se contente de dire qu'il s'agit d'une « bête ressemblant à un ver blanc », θηρίον σκώληκι εἰκασμένον λευκῷ[191]. Le σκώληξ indien constitue ainsi l'exact opposé du δράκων indien : le premier est un ver qui se conduit comme un grand prédateur, tandis que le second est un grand prédateur qui se conduit comme une sangsue.

Ce rapprochement du serpent et de la sangsue permet peut-être de mieux comprendre une série de neuf gemmes magiques en hématite, dont l'une des faces comporte, outre le dessin d'une figure masculine armée, un commandement répété à chaque ligne, mais avec à chaque fois une lettre de moins, ce qui donne à l'ensemble la forme triangulaire d'une aile[192]. La première ligne peut être retranscrite en διψὰς Τάνταλε αἷμα πίε, « Dipsade Tantale / Tantale assoiffé, bois le sang ! », en διψᾷς Τάνταλε ; αἷμα πίε, « Tu as soif, Tantale ? Bois du sang », ou encore en διψ<ήσ>ας Τάνταλε αἷμα πίε, « Toi qui as soif, Tantale, bois le sang ! »[193]. Sur le revers figure une sorte de ventouse, qui est une représentation

186. Plutarque, *Propos de table*, III, 5, 651 f-653 a.

187. Pline, *Histoire naturelle*, XI, 116.

188. Tout au plus peut-on noter avec I. C. Beavis (1988 : 6 et 58) que la sangsue est symbole de voracité et de ténacité, et que la tique est mentionnée dans le tour proverbial ὑγιέστερος κρότωνος. La sangsue est cependant moins évanescente que la tique dans la culture antique. Pour la sangsue comme métaphore du démon dans la littérature chrétienne, voir Aufrère (2007).

189. Ctésias, *Inde*, F45 §46 L. ; *cf.* Élien, *Personnalité des animaux*, V, 3 (= F45r L.). Sur le « ver indien », voir Goossens (1928 : 34-40 et 1934 : 417) ; Karttunen (1989 : 190-191); Amigues (2005).

190. Amigues (2005).

191. Pline, *Histoire naturelle*, IX, 46 ; Élien, *Personnalité des animaux*, V, 3 ; Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, III, 1.

192. Sur cette série, voir Seyrig (1934) ; Bonner (1950 : 87-89) ; Deonna (1956 : 346-348) ; Faraone (2009).

193. Sur ces différentes lectures, voir Faraone (2009 : 258-260).

de l'utérus[194]. La série étudiée s'inscrit donc dans la catégorie des gemmes utérines, qui ont notamment pour fonction de prévenir toute anomalie de la menstruation. Le service attendu de Tantale est sans doute d'arrêter l'écoulement excessif du sang menstruel, en accord avec les propriétés hémostatiques prêtées à l'hématite[195]. Sur quatre de ces gemmes[196], la représentation de l'utérus est entourée par deux serpents, dont la tête est orientée vers l'ouverture de ce dernier (Fig. 2). Même si leur tête n'est pas directement en contact avec la matrice comme le remarque avec raison Christopher A. Faraone[197], on ne peut à mon avis exclure qu'ils aient eu eux aussi pour fonction de boire le sang indésirable. Si cette interprétation est juste, on retrouve ici l'équivalence serpent-sangsue, la sangsue étant pour sa part d'un usage courant en médecine, y compris en médecine gynécologique[198] ; sur ces quatre gemmes, les serpents pourraient ainsi remplir la même fonction que la sangsue médicinale, tout en faisant bénéficier la personne qui les porte de l'efficacité magique de l'ophidien. On se souviendra également qu'on attribuait au corps de la vipère des propriétés asséchantes. Par un procédé d'inversion fréquent dans la pensée magique, une notice du recueil des *Cyranides* attribue une telle vertu asséchante non plus à un serpent caniculaire comme la vipère, mais à un serpent aquatique, l'ὕδρος,

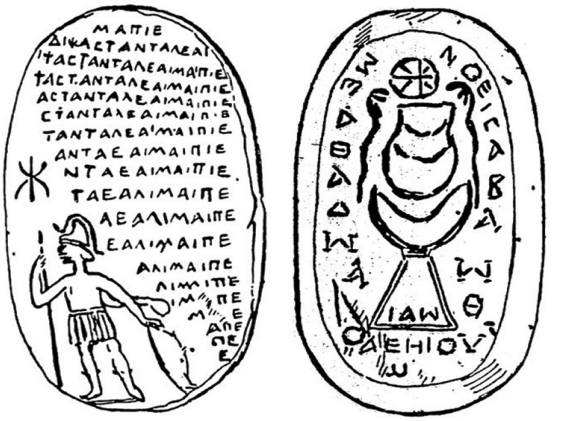

Fig. 2.– Paris, Cabinet des Médailles, collection Seyrig n° 65 ; d'après Seyrig (1934 : fig. 3).

ou plutôt à la pierre que la tête de cet ophidien était censée renfermer[199]. Se trouve ainsi transféré à l'ὕδρος un motif d'ordinaire attaché au serpent δράκων et à la pierre appelée *draconitis* ou *dracontias*[200], tandis que le comportement de l'ὕδρος, qui tantôt vomit la pierre pour échapper à la mort, tantôt la refuse à celui qui la convoite, est calqué sur celui des animaux auxquels on prêtait des sentiments d'envie[201]. C'est cette pierre extraite de la tête de l'ὕδρος qui, portée en amulette, était dotée de propriétés asséchantes. Elle était plus particulièrement recommandée pour soigner les femmes atteintes d'hydropisie. Dans le cas des gemmes magiques comme dans celui de l'amulette tirée de l'ὕδρος, un serpent, ou une partie du corps d'un serpent, est censé assécher l'excès d'humidité qui menace de ruiner la santé du corps féminin.

194. Voir à ce sujet Delatte (1914 : 75-88) et Bonner (1950 : 79-94).

195. À moins qu'il ne s'agisse de l'inverse, comme le propose Faraone (2009 : 263-271), qui fait valoir que l'injonction adressée à Tantale est magiquement annulée par la disparition progressive des lettres qui la composent.

196. Paris, Cabinet des Médailles, collection Seyrig n° 65 (Bonner 1950, 276, n° 144, pl. VII = Faraone 2009, n° 1 et fig. 2) ; Paris, Cabinet des médailles, collection Schlumberger n° 354 (Delatte & Derchain 1964, n° 364, fig. 1 = Faraone 2009, n° 2) ; coll. privée (Sternberg 1990, n° 459 = Faraone 2009, n° 3) ; Lucerne, collection Kofler (Festugière 1961, 287 f. n° 1, fig. 5 = Faraone 2009, n° 7 et fig. 5).

197. Faraone (2009 : 262). Pour cet auteur, les deux serpents figurent les puissances divines dont on souhaite qu'elles protègent — ou au contraire menacent — la matrice.

198. Voir Soranos, *Maladies des femmes*, III, 2, 163-173 ; III, 4, 134 ; III, 11, 39 Burg.-Gour.-Mal. Sur la sangsue et ses usages, voir Beavis (1988 : 4-10) et Jacques (2007b).

199. *Cyranides*, IV, 65, p. 289-291 Kaimakis. Je remercie Sébastien Barbara pour cette référence.

200. Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 158 ; *cf.* Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, III, 8. Pour l'*hydrus*, Pline ne mentionne que l'utilisation de son foie : *Histoire naturelle*, XXIX, 72 ; XXX, 66 ; XXXII, 104.

201. À cette catégorie transversale, Théophraste avait consacré un traité, *Sur les animaux qui passent pour éprouver de l'envie*, où il s'employait, autant qu'il est possible d'en juger à partir du résumé qu'en a laissé Photius (*Bibliothèque*, 278, 528 a 40-b 27), à réfuter la croyance populaire qui conduit à attribuer aux animaux des sentiments d'envie.

Ce n'est donc pas d'une manière univoque qu'un serpent, dans les sources antiques, boit du sang et s'en nourrit. Son goût pour le sang peut n'être rien d'autre que l'expression de sa nature de prédateur, qui le porte à l'omophagie ; boire le sang signifie alors, de façon condensée, dévorer des chairs sanglantes. À l'inverse, boire le sang peut désigner une action spécifique, qui consiste à aspirer le sang de sa victime sans la dévorer. C'est en ce sens que le δράκων indien ou africain boit le sang de l'éléphant qu'il a assailli. Dans un cas, le serpent est rapproché de l'« animal vrai » dans sa version prédatrice, dans l'autre il calque son comportement sur celui d'un ectoparasite hématophage, ou de l'une de ces créatures malfaisantes surnaturelles qui sont rendues responsables du dépérissement des êtres. Le serpent fournit une version agrandie, au pouvoir de nuisance décuplé, des ectoparasites et des animaux piqueurs-suceurs hématophages ; lorsque Créon, dans la pièce de Sophocle, accuse Antigone de s'être glissée dans son foyer pour venir insidieusement boire son sang, c'est à une vipère, et non à une sangsue ou à une tique, qu'il la compare[202]. Le serpent fait donc bien partie du bestiaire antique des animaux vampiriques, où il côtoie les rapaces nocturnes[203], mais non les chauves-souris, qui n'y entreront que bien plus tard[204]. Le serpent prête également certains de ses traits aux créatures surnaturelles malfaisantes, qui revêtent volontiers une apparence reptilienne : c'est ainsi que les Érinyes, par exemple, sont décrites par Eschyle comme étant « enlacées de serpents innombrables »[205]. L'originalité du serpent « éléphantomaque » est de conjoindre les deux aspects : en s'en prenant à un animal de la taille de l'éléphant et en engageant avec lui une lutte à mort, il se conduit comme un super-prédateur ; en aspirant le sang du pachyderme, il le vide sournoisement de ses forces comme un ectoparasite hématophage ou une créature surnaturelle malfaisante.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, il est possible de dresser un tableau contrasté des rapports qui unissent, dans les sources antiques, les ophidiens à ces trois liquides hautement valorisés que sont l'eau, le vin et le sang. Suivant les cas, la présentation qui est faite des boissons favorites des ophidiens vise soit à réduire l'écart qui sépare le serpent des « animaux vrais », soit au contraire à en accuser le caractère atypique et à lui conférer un statut d'exception. Rapproché des « animaux vrais », le serpent boit comme tout un chacun ou se conduit comme tout prédateur digne de ce nom, en manifestant la même soif de sang que les fauves carnassiers. Plus souvent, cependant, c'est la singularité des ophidiens au sein du monde animal qui est soulignée et accentuée. Tantôt les serpents sont censés être la proie d'une soif dévorante, tantôt ils se montrent si sobres qu'ils semblent presque pouvoir se passer complètement de boire. Mis en relation avec le vin, le serpent peut basculer du côté du divin, qu'il représente le génie d'un lieu ou l'assistant d'un héros, d'une divinité. Créature vampirique, le serpent se voit également créditer d'un terrifiant pouvoir d'aspiration, il représente alors une version agrandie et aggra-

202. Sophocle, *Antigone*, 531-532 ; *cf. Électre*, 785-786, où ne figure cependant pas la comparaison avec la vipère.

203. Les striges revêtent en effet l'apparence d'inquiétants rapaces nocturnes lorsqu'elles sont présentées comme des créatures buveuses de sang : voir les références données *supra*, n. 141.

204. Pour l'association du vampire et de la chauve-souris, voir le *Dracula* de Bram Stoker, paru en 1897. Sur l'image culturelle des chauves-souris dans l'Antiquité, voir Keller (1909 : 11-14) ; Wellmann (1909 : 2740-2742) ; Mundle (1968). Il n'est pas fait état, dans les sources antiques, de chauves-souris buveuses de sang ni d'attaques de chauves-souris sur les humains ; tout au plus peut-on mentionner l'« espèce affreuse de chauves-souris », *dirum uespertilionum genus*, qui était censée, selon Pline (XII, 85), défendre à coups d'ongles la casia poussant au bord des marais ; encore Hérodote (III, 110), qui est la source de cette histoire, se contente-t-il de parler d'« animaux ailés qui ressemblent grandement à des chauves-souris », θηρία πτερωτά, τῇσι νυκτερίσι προσείκελα μάλιστα.

205. *Choéphores*, 1049-1050.

vée de différents ectoparasites hématophages et prête son inquiétante physionomie vipérine à des créatures malfaisantes, acharnées à la perte des mortels et de leurs enfants.

Ces figures variées donnent un aperçu de la place éminente qu'occupaient les ophidiens dans la culture antique et de la richesse des représentations qui leur étaient associées. Ces représentations peuvent sembler n'entretenir avec la réalité observable que des rapports assez lointains et s'inscrire surtout dans la logique d'une image culturelle du serpent, dont l'observation de l'herpétofaune fournit certes le point de départ, mais qui n'en possédait pas moins, par rapport aux données empiriques, une indéniable autonomie. Ce serait cependant faire bon marché des observations parfois précises qui sont consignées dans nos sources, ainsi que des efforts menés pour décrire et pour comprendre, en se confrontant à la complexité du vivant, le fonctionnement d'un organisme aussi déroutant que peut l'être un serpent, et plus encore un serpent venimeux. Lorsqu'Aristote écrit que les serpents boivent peu, il se fonde ainsi sur une observation tout à fait correcte faite par des vendeurs de drogues qui gardaient des serpents en captivité. Pour le reste, les choses sont il est vrai moins nettes. Lorsqu'il est fait état d'un serpent aspirant un liquide, on ne sait pas si cette assertion résulte de l'observation attentive de spécimens absorbant goutte à goutte un liquide, d'une extrapolation à partir de l'observation d'un serpent en train d'avaler sa proie ou d'une invention pure et simple, résultant par exemple d'un transfert d'une espèce animale à une autre. De la même façon, l'appétence prêtée aux serpents pour un liquide comme le vin n'est pas corroborée par des données modernes, sans que l'on puisse exclure que les données aujourd'hui manquantes ne deviennent un jour disponibles.

À côté des généralisations concernant l'ensemble des ophidiens, il y a place aussi, dans les sources antiques, pour une réflexion portant sur des espèces particulières. Tous les serpents ne s'équivalent pas et ne partagent pas la même composition élémentaire ni la même crase. Dans l'esprit des Anciens, il y a loin d'un serpent aquatique à un serpent terrestre, d'un serpent des pays tempérés à un serpent désérticole. Dans la détermination de la crase propre à chaque espèce, plusieurs facteurs entrent ainsi en ligne de compte : la répartition géographique, les caractéristiques de l'habitat, le comportement, et le cas échéant les propriétés du venin. Ce que les serpents boivent est censé être un bon révélateur de la crase qui est la leur, dans la mesure où c'est cette dernière qui détermine leur appétence plus ou moins prononcée pour tel ou tel liquide. Le lien n'est cependant pas univoque, car les serpents, suivant les cas, peuvent être mus soit par l'attrait du semblable, soit à l'inverse par l'attraction des contraires. L'exemple des Vipéridés, auxquels on prêtait une nature marquée par le sec et par le chaud, le montre bien : si la vipère, d'un côté, est volontiers décrite comme assoiffée, c'est qu'elle doit compenser un excès de sécheresse et de chaleur, alors que son appétence pour le vin vise un liquide qui est lui-même chaud et sec. On retrouve l'attraction des contraires dans le cas des *dracones* éléphantomaques de l'Inde : s'ils cherchent à boire le sang des éléphants, c'est selon Pline l'Ancien parce qu'ils ont trop chaud et que le sang des éléphants est délicieusement frais. Il semble bien que cette dernière affirmation soit une déduction découlant de la nature caniculaire prêtée aux *dracones* indiens et du principe d'attraction et de compensation des contraires.

Les goûts fort divers des serpents en matière de boisson ne témoignent pas seulement de l'attribution espèce par espèce de crases différenciées, ni même de l'application concurrente des deux principes contradictoires de l'attirance des semblables et de l'attraction des contraires, ils montrent aussi les difficultés rencontrées dans la détermination de la crase des ophidiens. C'est ainsi que la chaleur prêtée aux vipères en particulier entre partiellement en contradiction avec le jugement qui est porté globalement sur la

faible chaleur naturelle de l'ensemble des ophidiens. Cela explique sans doute que Galien, tout en créditant la vipère d'une nature globalement chaude et sèche, lui attribue un plus haut degré de sécheresse que de chaleur[206]. La même difficulté se retrouve à propos des venins, dont on ne sait pas toujours très bien s'ils échauffent ou refroidissent. Le classement en deux classes, les chauds et les froids, apparaît de fait plutôt réservé aux poisons (Jacques 2007a : XXVI-XXVII). Cela s'explique à la fois par l'orientation propre aux *Thériaques*, plus intéressés à identifier les venimeux qu'à classer les venins[207], et par la difficulté qu'il y a à inférer de la symptomatologie des victimes une caractérisation des venins en termes de composition élémentaire. Seul Isidore de Séville, à l'orée du Moyen Âge, a proposé à ce sujet une synthèse vigoureusement simplificatrice, qui ignore toute différence spécifique et met la nature des venins en accord avec celle des serpents : les venins sont froids, si bien qu'ils attirent à eux la chaleur du corps ; cette caractérisation du venin permet à la fois d'expliquer pourquoi les serpents eux-mêmes sont froids, le venin absorbant leur propre chaleur vitale, et de rendre compte des effets du venin sur les personnes mordues, le venin attirant à lui la chaleur de leur corps et faisant fuir le principe vital. Les serpents et leur venin partagent en outre le même processus d'activation : de même que les serpents sont engourdis par le froid et ne doivent qu'à la chaleur de gagner en vivacité, les venins, de la même façon, finissent par tuer ceux à qui ils ont été inoculés lorsqu'ils se sont réchauffés et enflammés à l'intérieur du corps[208]. Cette théorie des venins, quoique construite avec des matériaux antiques, n'en représente pas moins, comme l'a montré Alain Touwaide, un changement de paradigme[209] et constitue un réel effort pour dépasser les difficultés rencontrées par les savants de l'Antiquité pour s'accorder sur la composition élémentaire, en termes de chaud et de froid, tant des serpents que de leurs venins. Ces difficultés, au demeurant n'étaient nullement propres au domaine de l'herpétologie ; elles témoignent plus largement des limites et des incertitudes de recherches physiologiques et biologiques guidées par la doctrine des qualités élémentaires, qui tentaient de déterminer le degré de chaleur et de froid des organismes vivants sans mettre en œuvre ni critère objectif de mesure, ni notion quantitative (Lloyd 1990 : 335-336).

BIBLIOGRAPHIE

AA.VV. 1997.— *Pompei. Pitture e mosaici*, VII. Enciclopedia italiana, Rome.

Alexander A. A. 1966.— Taxonomy and variation of *Blanus strauchi*. *Copeia* : 205-224.

Althoff J. 1992.— *Warm, kalt, flüssig und fest bei Aristoteles. Die Elementarqualitäten in den zoologischen Schriften*. Franz Steiner, Stuttgart.

Amigues S. 2005.— Les animaux nommés ΣΚΩΛΗΞ dans les *Indica* de Ctésias, *FGrH* 45 (46). *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne* 79 : 7-15.

Ananjeva N. B. *et al.* 2006.— *The Reptiles of Northern Eurasia. Taxonomic diversity, distribution, conservation status*. Pensoft, Sofia.

André J. & Filliozat J. 1986.— *L'Inde vue de Rome*. Belles Lettres, Paris.

Andreae M.-T. 1990.— Tiermegalographien in pompejanischen Gärten. Die sogenannten Paradeisos Darstellungen. *Rivista di studi pompeiani* 4 : 45-124.

Arnold E. N., Burton J. A., Ovenden D. W. 1978.— *Tous les reptiles et amphibiens d'Europe en couleurs*, trad. franç. Elsevier Séquoia, Paris ; Bruxelles.

206. Galien, *Effet des médicaments simples*, XI, 1 (XII, 319 K.).

207. Voir sur ce point la contribution d'Arnaud Zucker à ce volume.

208. Isidore de Séville, *Étymologies*, XII, 4, 39-42.

209. Touwaide 1998. L'auteur s'est attaché à dégager l'originalité de la théorie des venins d'Isidore par rapport à la toxicologie classique et aux vues de Galien sur ce sujet ; sur la toxicologie de Galien, voir Touwaide 1994 : 1963-1970 en particulier.

Arnott W. G. 2007.— *Birds in the Ancient World from A to Z*. Routledge, Londres ; New York.

Aufrère S. H. 2007.— Une comparaison du démon à la sangsue chez Chénouté (Ms. IFAO copte 1, F° 9V°33-10R°12), *in* Bakhouche B. & Le Moigne P. (éds), *« Dieu parle la langue des hommes ». Études sur la transmission des textes religieux (Ier millénaire)*. Éd. du Zèbre, Lausanne : 165-178.

Aufrère S. H. 2012.— Le chersydre de Nicandre et l'hydre d'Ésope et d'Élien, *in* Gasse A., Servajean F. & Thiers C. (éds), *Et in Aegypto et ad Aegyptum. Recueil d'études dédiées à Jean-Claude Grenier*. ENiM, Montpellier : 53-64.

Auger M. 1993.— *Les jumeaux χύμος et χύλος et leur signification dans le discours hippocratique*. Université Laval, Québec.

Bailey G. 2010.— Purāṇas, *in* Jacobsen K. A. (ed.), *Brill's Encyclopedia of Hinduism. II. Sacred Texts and Languages, Ritual Traditions, Arts, Concepts*. Brill, Leyde ; Boston : 127-152.

Bank A. V. & Bessonova M. A. 1977. — *Iskusstvo Vizantii v sobraniiakh SSSR. Katalog vystavki*, I. Sovetskii khudozhnik, Moscou.

Barbara S. 2006.— Le basilic de Nicandre, *Thériaques*, 396-410 : caractéristiques et essai d'identification, *in* Cusset C. (éd.), *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*. PUSE, Saint-Étienne : 119-154.

Barbara S. 2008.— Science, mythe et poésie dans le « Catalogue des serpents » de Lucain (*Phars.* IX, 700-733), *in* Aygon J.-P. et Courtray R. (éds), *Mythes et savoirs dans les textes grecs et latins*. Presses universitaires de l'Université du Mirail, Toulouse. *Pallas* 78 : 257-277.

Barbara S. à paraître-a.— *Ôgugios muthos*. L'héritage de la dipsade dans les textes anciens, *in* Séminaire interacadémique *Imaginaires mythologiques des sociétés anciennes*, 30 mai 2008, Lille 3 (à paraître dans la série *Ateliers*)

Barbara S. à paraître-b.— Figures du serpent nauséabond, *in* Nicolas B. (éd.), *La ruse d'Idothée. Bonnes et mauvaises odeurs dans les mondes grec et romain : imaginaire, pratiques, savoirs*, actes du colloque de Nantes, juin 2008.

Bauchot R. éd. [1995] 2005.— *Serpents*. Artémis, Paris.

Bauchot R. [1995] 2005.— Portrait des serpents, *in* Bauchot : 14-25.

Beavis I. C. 1988.— *Insects and Other Invertebrates in Classical Antiquity*. University of Exeter, Exeter.

Beekes R. 2010.— *Etymological Dictionary of Greek*, 2 vol. Brill, Leyde ; Boston.

Bodson L. 1978.— *ΙΕΡΑ ΖΩΙΑ. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque ancienne*. Palais des Académies, Bruxelles.

Bodson L. 1980.— Réalité et fiction dans le récit antique d'une chasse au python. *Bulletin de la Société herpétologique de France* 16 : 4-11.

Bodson L. 1981.— Les Grecs et leurs serpents. Premiers résultats de l'étude taxonomique des sources anciennes. *Antiquité classique* 50 : 57-79.

Bodson L. 1986.— Observations sur le vocabulaire de la zoologie antique : les noms de serpents en grec et en latin. *Documents pour l'histoire du vocabulaire scientifique* 8 : 65-119.

Bodson L. 2003.— A Python (*Python sebae* Gmelin) for the King. The Third Century BC Herpetological Expedition to Aithiopia (Diodorus of Sicily 3, 36-37). *Museum Helveticum* 60 : 22-38.

Bodson L. 2009.— *L'interprétation des noms grecs et latins d'animaux illustrés par le cas du zoonyme sēps-seps*. Classe des Lettres, Académie royale de Belgique, Bruxelles.

Boehm I. & Luccioni P. (éds) 2008.— *Le médecin initié par l'animal : animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine*, actes du colloque de Lyon. MOM, Lyon.

Böhm B. 1931.— Striges, *in RE*, 2e s., VII, Metzler, Stuttgart, col. 356-36.

Bonnechere P. 2003.— *Trophonios de Lébadée. Cultes et mythes d'une cité béotienne au miroir de la mentalité antique*. Brill, Leyde ; Boston.

Bonner C. 1950.— *Studies in Magical Amulets, Chiefly Graeco-Egyptian*. University of Michigan Press, Ann Arbor.

Borca F. 1995.— Ai margini del « bel paesaggio » : la percezione dell'ambiente palustre nella Roma antica. *Nuova rivista storica* 79 (2) : 245-260.

Borca F. 1997.— *Vitabitur palustris uicinitas* : un architetto alle prese con la palude. Riflessi su alcuni passi vitruviani. *Quaderni Urbinati di Cultura Classica* n.s. 55 : 49-58.

Borca F. 2000.— Towns and marshes in the ancient world, *in* Hope V. M. & Marshall E. (eds), *Death and Disease in the Ancient City*, Routledge, Londres ; New York : 74-84.

Borca F. 2001.-— Animali e ambienti naturali : spunti deterministici in Aristotele, *Historia animalium* 8, 28-29. *Aufidus* 15 (43-44) : 7-21.

Borgeaud P. 1979.— *Recherches sur le dieu Pan*. Institut suisse de Rome, Rome ; Genève.

Boudon V. 2002.— La thériaque selon Galien : poison salutaire ou remède empoisonné ?, *in* Collard F. & Samama É. (éds), *Le corps à l'épreuve. Poisons, remèdes et chirurgie : aspects des pratiques médicales dans l'Antiquité et au Moyen Âge*. Dominique Guéniot, Langres : 45-56.

Boudon-Millot V., Guardasole A. & Magdelaine C. (éds) 2008.— *La science médicale antique. Nouveaux regards. Études réunies en l'honneur de Jacques Jouanna*. Bibliothèque historique et littéraire, Paris.

Bremmer J. N. 1984.— Greek meanadism reconsidered. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 55 : 267-286.

Burkert W. 1993.— Bacchic *Teletai* in the Hellenistic Age, *in* Carpenter T. H. & Faraone C. A. (eds), *Masks of Dionysos*. Cornell University Press, Londres : 259-275.

Burnand C. 1991.— *La coupe et le serpent*. Presses universitaires de Nancy, Nancy.

Burstein S. M. 1996.— Ivory and Ptolemaic exploration of the Red Sea. The missing factor. *Topoi* 6 : 799-807.

Caillois R. 1991.— *Les Démons de midi*. Fata Morgana, Fontfroide-le-haut.

Capponi F. 1972.— *P. Ouidii Nasonis Halieuticon. II. Commentario*. Brill, Leyde.

Capponi F. 1994.— *Entomologia pliniana (N.H. XI,1-120)*. Università di Genova, Facoltà di lettere, Gênes.

Carpenter T. H. 1986.— *Dionysian Imagery in Archaic Greek Art. Its Development in Black-Figure Vase Painting*. Clarendon Press, Oxford.

Carpenter T. H. 1997.— *Dionysian Imagery in Fifth-Century Athens*. Clarendon Press, Oxford.

Casson L. 1993.— Ptolemy II and the hunting of African elephants. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 123 : 247-260.

Cazzaniga I. 1960.— Colori nicandrei in Vergilio. *Studi Italiani di Filologia Classica* 32 : 18-37.

Chantraine P. 1999.— *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*. Klincksieck, Paris [1968-]

Cherubini L. 2009.— The virgin, the bear, the upside-down « strix » : an interpretation of Antoninus Liberalis 21. *Arethusa*, 42 (1) : 77-97.

Chippaux J.-P. 2002.— *Venins de serpents et envenimations*. IRD, Paris.

Christol A. 2002.— Les couleurs de la mer, *in* Villard L. (éd.), *Couleurs et vision dans l'Antiquité classique*. Publications de l'université de Rouen, Rouen : 29-44.

Clark R. J. & Clark E. D. 1973.— *Report in a Collection of Amphibians and Reptiles from Turkey*. Academy, San Francisco.

Coles A. 1997.— Animal and childhood cognition in Aristotle's biology and the *scala naturae*, *in* Kullmann W. & Föllinger S. (eds), *Aristotelische Biologie : Intentionen, Methoden, Ergebnisse*, Akten des Symposions über Aristoteles' Biologie vom 24.-28. Juli 1995. F. Steiner, Stuttgart : 287-323.

Crawford M. 1974.— *Roman Republican Coinage*. Cambridge University Press, Londres.

Croissant F. 1990.— Hygieia, *in LIMC*, V : 534-572.

David P. [1995] 2005.— Principales actions des venins et symptômes, *in* Bauchot : 208-209.

Davies M. 1987.— The ancient Greeks on why mankind does not live forever. *Museum Helveticum* 44 : 65-75.

Dayet M. 1960.— Carnet de numismatique celtique : VII : Le denier de César au type de l'éléphant. *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est* 11 : 42-47.

Debru A. & Palmieri N. (éds) 2001.— *Docente natura. Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à G. Sabbah*. PUSE, Saint-Étienne.

Delatte A. 1914.— La clef de la matrice. *Musée belge* 18 : 75-88.

Delatte A. & Derchain P. 1964.— *Les intailles magiques gréco-égyptiennes de la Bibliothèque Nationale*. BNF, Paris.

Demont P. & Jouanna J. 1981.— Le sens d'ἰχώρ chez Homère (*Iliade* V, v. 340 et 416) et Eschyle (*Agamemnon*, v. 1480) en relation avec les emplois du mot dans la *Collection hippocratique*. *Revue des études anciennes* 83 (3/4) : 197-209.

Dentzer J.-M. 1982.— *Le motif du banquet couché dans le Proche-Orient et le monde grec du VIIe au IVe siècle avant J.-C.*. EFR, Rome.

Deonna W. 1956.— *Laus asini*. L'âne, le serpent, l'eau et l'immortalité. *Revue belge de philologie et d'histoire* 34 : 5-46, 337-364, 623-658.

Desanges J. 1970.— Les chasseurs d'éléphants d'Abou-Simbel, *in Actes du 92e Congrès national des sociétés savantes, Strasbourg et Colmar (1967), Section d'archéologie*. Bibliothèque nationale, Paris : 31-50.

Desanges J. 1978.— *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VIe siècle avant J.-C.-IVe siècle après J.-C.)*. EFR, Rome.

Dimitropoulos A. & Ioannidis I. 2002.— *Ερπετά της Ελλάδας και της Κύπρου*. Μουσείο Γουλανδρή Φυσικής Ιστορίας, Athènes.

Dunbabin K. M. D. 1978.— *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage*. Clarendon Press, Oxford.

Ernout A. & Meillet A. 1985.— *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots (4e édition augmentée d'additions et de corrections par Jacques André)*. Klincksieck, Paris.

Erren M. 2003.— *P. Vergilius Maro. Georgica. Band 2. Kommentar*. Winter, Heidelberg.

Faraone C. A. 2009.— Does Tantalus drink the blood, or not? An enigmatic series of inscribed hematite gemstones, *in* Dill U. & Walde C. (eds), *Ancient Myth / Antike Mythen, Media, Transformations and Sense-Constructions / Medien, Transformationen und Konstruktionen*. De Gruyter, Berlin ; New York : 203–228.

Festugière A.-J. 1961.— Pierres magiques de la Collection Kofler (Lucerne). *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 37/17 : 287-293.

Fraser P. M. [1972] 1998.— *Ptolemaic Alexandria*. Clarendon Press, Oxford, 3 vol.

Frazer J.G. 1918.— *Folk-lore in the Old Testament*. Tome I. MacMillan, Londres.

Gaide F. 2001.— Le cerf contre les serpents (Plin. *nat*. 28, 149-151) : deux lectures, *in* Debru & Palmieri : 105-111.

Gallazzi C., Kramer B. & Settis S. 2008.— *Il Papiro di Artemidoro (P. Artemid.)*. LED, Milan.

Gasc J.-P. [1995] 2005.— Prédation et nutrition, *in* Bauchot : 108-121.

Gaster T. H. 1973.— A Hang-Up for Hang-Ups: The Second Amuletic Plaque from Arslan Tash. *Bulletin of the American School of Oriental Research* 209 : 18-26.

Goossens R. 1928.— L'ὀδοντοτύραννος animal de l'Inde. *Byzantion* 4 : 29-52.

Goossens R. 1934.— Les nâgas et le basilic dans le monde gréco-romain, *in Mélanges Bidez*. Université, Bruxelles : 415-449.

Goossens R. 1946.— Notes indo-grecques. *Le Muséon* 59 : 621-640.

Goukowsky P. 1972.— Le roi Pôros, son éléphant et quelques autres. En marge de Diodore, XVII, 88, 6. *Bulletin de correspondance hellénique* 96 : 473-502.

Gourevitch D. 2001.— Un éléphant peut en cacher un autre ou Comment sauter du coq à l'âne peut mettre la puce à l'oreille, *in* Debru & Palmieri : 156-176.

Gourmelen L. 2004.— *Kékrops, le Roi-Serpent. Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*. Belles Lettres, Paris.

Gow A. S . F. 1951.— Nicandrea with reference to Liddell and Scott, ed. 9. *Classical Quaterly* n.s. 1 : 95-118.

Graf F. 1980.— Milch, Honig und Wein. Zum Verständnis der Libation im griechischen Ritual, *in Perennitas. Studi in onore di Angelo Brelich*. Ateneo, Rome : 209-221.

Grévin J. 1567.— *Les œuvres de Nicandre, Medecin et Poëte grec, traduictes en vers françois. Ensemble deux livres des Venins ausquels il est amplement discouru des bestes venimeuses, theriaques, poisons et contrepoisons*. Christophe Plantin, Anvers.

Grévin J. 1568.— *Deux livres des Venins ausquels il est amplement discouru des bestes venimeuses, theriaques, poisons et contrepoisons. Ensemble les œuvres de Nicandre, Medecin et Poëte grec, traduictes en vers françois*. Christophe Plantin, Anvers.

Guibé J. 1970.— La systématique des reptiles actuels, *in* Grassé P. P. (éd.), *Traité de zoologie. XIV. 3. Reptiles (Glandes endocrines, embryologie, systématique, paléontolongie)*. Masson, Paris ; New York ; Barcelone : 1054-1160.

Harari M. 2011.— Perché all'inferno cresce la barba ai draghi, *in* La Torre G. F. & Torelli M. (eds), *Pittura ellenistica in Italia e in Sicilia : linguaggi e tradizioni,* atti del convegno di studi, Messina, 24-25 settembre 2009. Bretschneider, Rome.

Harrison J. E. 1903.— *Prolegomena to the Study of Greek Religion*. Cambridge University Press, Cambridge.

Herter H. 1950.— Böse Dämonen im frühgriechischen Volksglauben. *Rheinisches Jahrbuch für Volkskunde* 1 : 112-43, repris dans Herter H.1975.- *Kleine Schriften*. Fink, Munich : 43-75.

Hoffmann I. 1970.— Zur Kombination von Elefant und Riesenschlange im Altertum. *Anthropos* 65: 619-632.

Holtzmann B. 1984.— Asklepios, *in LIMC*, II : 863-897.

Isler-Kerenyi C. 2007.— *Dionysos in Archaic Greece. An Understanding through Images*. Brill, Leyde ; Boston.

Jacobson D. M. 2005.— *The Hellenistic Paintings of Marisa*. Palestine Exploration Fund, s. l.

Jacques J.-M. 1969.— Aratos et Nicandre. ΝΩΘΗΣ et ΑΜΥΔΡΟΣ, *Revue des études anciennes* 71 : 38-56.

Jacques J.-M. (éd.) 2002.— Nicandre. *Œuvres II. Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre*. Belles Lettres, Paris.

Jacques J.-M. 2003.— Galien et Athénée lecteurs des *Thériaques* de Nicandre de Colophon, *in* Garzya A. & Jouanna J. (eds), *Trasmissione e ecdotica dei testi medici greci*. M. D'Auria, Naples : 241-253.

Jacques J.-M. (éd.) 2007a.— Nicandre. *Œuvres III. Les Alexipharmaques. Lieux parallèles du livre XIII des Iatrica d'Aétius*. Belles Lettres, Paris.

Jacques J.-M. 2007b.— À propos des Sangsues : Nicandre de Colophon, Galien, Aétius d'Amida et le baron Larrey, *in* Boudon-Millot, Guardasole & Magdelaine : 275-287.

Jeanmaire H. [1951] 1991.— *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*. Payot, Paris.

Johnston S. I. 1999.— *Restless Dead. Encounters between the living and the dead in ancient Greece*. University of California Press, Berkeley.

Jouanna J. 1992.— *Hippocrate*. Fayard, Paris.

Jouanna J. 1996.— Le vin et la médecine dans la Grèce ancienne, *Revue des études grecques* 109 : 410-434.

Jouanna J. 2001.— Le serpent ἈΡΓΗΣ : Hippocrate, *Épidémies*, V, c. 86, *in* Woronoff M., Follet S. & Jouanna J. (éds), *Dieux, héros et médecins grecs. Hommage à Fernand Robert*. Presses universitaires franc-comtoises, Besançon : 165-175.

Jouanna J. & Villard L. (éds), 2002.- *Vin et santé en Grèce ancienne*, actes du colloque de Rouen et de Paris (septembre 1998). EFA-De Boccard, Athènes.

Kádár Z. 1978.— *Survivals of Greek Zoological Illuminations in Byzantine Manuscripts*. Akadémiai Kiadó, Budapest.

Karttunen K. 1989.— *India in Early Greek Literature*. Finnish Oriental Society, Helsinki.

Karttunen K. 1997.— *India and the Hellenistic World*. Finnish Oriental Society, Helsinki.

Kearns E. 1989.— *The Heroes of Attica*. Institute of Classical Studies, Londres.

Keimer L. 1927.— *Histoire de serpents dans l'Égypte ancienne et moderne*. IFAO, Le Caire.

Keller O. 1909 & 1913.— *Die antike Tierwelt*. W. E. Engelmann, Leipzig, 2 vol.

Kinzelbach R. 2009.— *Tierbilder aus dem ersten Jahrhundert. Ein zoologischer Kommentar zum Artemidor-Papyrus*. De Gruyter, Berlin ; New York.

Kircher K. 1910.— *Die sakrale Bedeutung des Weines im Altertum*. Töpelmann, Giessen.

Kranz P. 2010.— *Hygieia. Die Frau an Asklepios' Seite. Untersuchungen zu Darstellung und Funktion in klassischer und hellenistischer Zeit unter Einbeziehung der Gestalt des Asklepios*. Bibliopolis, Möhnesee.

Küster E. 1913.— *Die Schlange in der griechischen Kunst und Religion*. Töpelmann, Giessen.

Lanérès N. 2008.— L'éphèbe au serpent de Magoula : propositions pour la relecture d'une inscription archaïque laconienne. *Revue des études grecques* 121 (1) : 1-15.

Leitz C. 1997.— *Die Schlangennamen in den ägyptischen und griechischen Giftbüchern*. Akademie der Wissenschaften und der Literatur ; Franz Steiner, Mayence/Rhin ; Stuttgart.

Le Rider G. 1989.— La politique monétaire du royaume de Pergame après 188. *Journal des Savants* 3 (3-4), 1989 : 163-190.

Leventi I. 2003.— *Hygieia in Classical Greek Art*. University of Athens, Faculty of Philosophy, Athènes.

Lloyd G. E. R. [1943 et 1951] 1990a.— *Une histoire de la science grecque* [trad. franç. de J. Brunschwig]. La Découverte, Paris.

Lloyd G. E. R. [1979] 1990b.— *Origines et développement de la science grecque. Magie, raison et expérience* [trad. franç. de J. Carlier & F. Regnot]. Flammarion, Paris.

Loraux N. [1981] 1990, 2e éd.— *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*. Seuil, Paris.

Mahjoubi A. 1967.— Découverte d'une nouvelle mosaïque de chasse à Carthage. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* : 264-278.

Marcotte D. 2010.— *Le Papyrus d'Artémidore* : le livre, le texte, le débat. *Revue d'histoire des textes* n. s. 5 : 333-371.

Matzulewitsch L. 1929.— *Byzantinische Antike. Studien auf Grund der Silbergefässe der Ermitage*. De Gruyter, Berlin.

Mauduit C. 2006.— *La sauvagerie dans la poésie grecque d'Homère à Eschyle*. Belles Lettres, Paris.

McDonough C. M. 1997.— Carna, Proca and the *Strix* on the Kalends of June, *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 127 : 315-344.

Meyboom P. G. P. 1995.— *The Nile Mosaic of Palestrina. Early Evidence of Egyptian Religion in Italy*. Brill, Leyde ; New York ; Cologne.

Mielsch H. 1986.— Hellenistische Tieranekdoten in der römischen Kunst. *Archäologischer Anzeiger* 101 : 747-763.

Mielsch H. 2005.— *Griechische Tiergeschichten in der antiken Kunst*. Ph. von Zabern, Mayence/Rhin.

Mitropoulou E. 1977.— *Deities and Heroes in the Form of Snakes*. Pyli, Athènes.

Morel W. 1927.— Iologica. *Hermes* 83 : 345-389.

Mundle I. 1968.— Fledermaus, *in RAC* VII : 1097-1105.

Murphy J. C. & Henderson R. W. 1997.— *Tales of Giant Snakes. A Historical Natural History of Anacondas and Pythons*. Krieger, Malabar.

Naulleau G. [1995] 2005. – La vie souterraine, *in* Bauchot : 138.

Oliphant S. G. 1913.— The story of the strix : ancient. *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 44 : 133-149.

Oliphant S. G. 1914.— The story of the strix : Isidorus and the glossographers. *Transactions and*

Proceedings of the American Philological Association 45 : 49-63.

Papaikonomou I.-D. 2012.— *Ἄγουρος θάνατος. Les objets accompagnant les enfants morts en Grèce ancienne*. Thèse. Université de Paris Ouest-Nanterre La Défense.

Peters J. P. & Thiersch H. 1905.— *Painted Tombs in the Necropolis of Marissa*. Palestine Exploration Fund, Londres.

Platel R. [1995] 2005.— Système nerveux et organes des sens, *in* Bauchot : 50-59.

Poplin F. 1990.— La vraie chasse et l'animal vrai. *Anthropozoologica* 13 : 45-47.

Poplin F. 1999.— Les fondements de la notion de corne, *in Préhistoire d'os. Recueil d'études sur l'industrie osseuse préhistorique offert à Henriette Camps-Fabrer*. Université de Provence, Aix-en-Provence : 29-37.

Poplin F. 2000.— De la corne à l'ivoire, *in Des ivoires et des cornes dans les mondes anciens (Orient – Occident)*. Univ. Lyon 2, Lyon : 1-12.

Rage J.-C. [1995] 2005.— Origine et évolution des serpents, *in* Bauchot : 26-33.

Raschle C. R. 2001.— *Pestes Harenae. Die Schlangenepisode in Lucans Pharsalia (IX 587-949). Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar*. P. Lang, Francfort/Main ; Berlin ; Berne.

Reeve M. D. 1996-1997.— A rejuvenated snake. *Acta antiqua Academiae scientiarum Hungaricae* 37 : 245-258.

Rostovtseff M. I. 1908.— Zur Geschichte des Ost- und Südhandels im ptolemaïsch-römischen Aegypten. *Archiv für Papyrusforschung* 4 : 301-304.

Rougemont F. 2009.— Comment interpréter les mentions d'animaux dans les nouveaux textes mycéniens de Thèbes ? *Ktema* 34 : 103-126.

Rusten J. S. 1983.— ΓΕΙΤΩΝ ΗΡΩΣ Pindar's prayer to Heracles (N. 7.86-101) and Greek popular religion. *Harvard Studies in Classical Philology* 87 : 289-297.

Sabetai V. 2012.— Looking at Athenian vases through the eyes of Boeotians : copies, adaptations and local creations in the social and aesthetic culture of an Attic neighbour, *in* Schmidt S. & Stähli A. (eds), *Vasenbilder im Kulturtransfer. Zirkulation und Rezeption griechischer Keramik im Mittelmeerraum*. Beck, Munich : 121-137.

Saint-Girons H. [1995] 2005.— Physiologie, *in* Bauchot : 76-91.

Saint-Girons M.-C. [1995] 2005.— Postures et comportements : défense ou intimidation, *in* Bauchot : 162-171.

Salapata G. 1997.— Hero warriors from Corinth and Lakonia. *Hesperia* 66 (2) : 245-260.

Salapata G. 2006.— The tippling serpent in the art of Lakonia and beyond. *Hesperia* 75 (4) : 541-560.

Samonà G. A. 1991.— *Il sole, la terra, il serpente. Antichi miti di morte. Interpretazioni moderne e problemi di comparazione storico-religiosa*. Bulzoni, Rome.

Sancassano M. L. 1997.— *Il serpente e le sue immagini. Il motivo del serpente nella poesia greca dall'Iliade all'Orestea*. New Press, Côme.

Sauvage A. 1975.— Le serpent dans la poésie latine. *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne* 99 : 241-254.

Schneider P. 2004.— *L'Éthiopie et l'Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIIIe siècle av. J.-C.-VIe siècle ap. J.-C.)*. EFR, Rome.

Scullard H. H. 1974.— *The Elephant in the Greek and Roman World*. Thames & Hudson, Londres.

Sear D. R. 1998.— *The History and Coinage of the Roman Imperators*. Spink, Londres.

Seel O. 1967.— *Caesar-Studien*. Klett, Stuttgart.

Segal C. 1973.— The raw and the cooked in Greek literature : structure, values, metaphor. *Classical Journal* 69 (1) : 289-308.

Seyrig H. 1934.— *Invidiae medici. Berytus* 1 : 1-11.

Sharples R. W. 1998.— *Theophrastus of Eresus. Sources for his Life, Writings, Thought and Influence. Commentary Volume 3.1. Sources on Physics (Texts 137-223)*. Brill, Leyde ; Boston ; Cologne.

Simon E. 2004.— Libation, *in ThesCRA* I : 237-253.

Sindaco R. & Jeremčenko V. K. 2008.— *The Reptiles of the Western Palearctic. 1. Annotated checklist and distributional atlas of the turtles, crocodiles, amphisbaenians and lizards of Europe, North Africa, Middle East and central Asia*. Belvedere, Latina.

Sineux P. 2007.— *Amphiaraos. Guerrier, devin et guérisseur*. Belles Lettres, Paris.

Skoda F. 1988.— *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*. Peeters-SELAF, Paris.

Sobel H. 1990.— *Hygieia. Die Göttin der Gesundheit*. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.

Sperber D. 1975.— Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement? *L'Homme* 15 : 5-34.

Speyer W. 1984.— Mittag und Mitternacht als heilige Zeiten in Antike und Christentum, *in* Dassmann E. & Thraede K. (eds), *Vivarium. Festschrift Th. Klauser zum 90. Geburtstag*. Aschendorff, Münster : 314-326 (= Speyer W. 1989.— *Frühes Christentum im antiken Strahlungsfeld. Ausgewählte Aufsätze*. Mohr-Siebeck, Tübingen : 340-352 et 503).

Stengel P. 1910.— *Opferbraüche der Griechen*. Teubner, Leipzig ; Berlin.

Sternberg F. AG 1990.— *Auktion XXIV am 19. und 20. November 1990 in Zürich*, Zurich.

Stevens C. E. 1959.— Julius Caesar's elephants. *History Today* 9 : 626-627.

Stramaglia A. 1999.— *Res inauditae, incredulae : storie di fantasmi nel mondo greco-latino*. Levante, Bari.

Sydenham E. A. 1952.— *The Coinage of the Roman Republic*. Spink & Son, Londres.

Thiers C. 2001.— Ptolémée Philadelphe, l'exploration des côtes de la mer Rouge et la chasse à l'éléphant. *Égypte. Afrique & Orient* 24 : 3-12.

Thomas R. F 1988.— *Virgil. Georgics. II. Books III-IV*. Cambridge University Press, Cambridge.

Thompson D'A. W. 1947.— *A Glossary of Greek Fishes*. Oxford University Press, Londres.

Touwaide A. 1994.— Galien et la toxicologie. *ANRW* II 37 (2) : 1887-1986.

Touwaide A. 1998.— De la matière à la nature : les transformations d'un concept pathologique, de l'Antiquité aux débuts du Moyen Âge : *venenum* chez Isidore de Séville, *Etymologiae*, XII, 4, *in* Debru A. & Sabbah G. (éds), *Nommer la maladie : recherches sur le lexique gréco-latin de la pathologie*. PUSE, Saint-Étienne : 143-159.

Tracy T. J. 1969.— *Physiological Theory and the Doctrine of the Mean in Plato and Aristotle*. Mouton, La Haye ; Paris.

Traina G. 1988.— *Paludi e bonifiche del mondo antico*. L'Erma di Bretschneider, Rome.

Trinquier J. 2002.— Localisation et fonctions des animaux sauvages dans l'Alexandrie lagide : la question du « zoo d'Alexandrie ». *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome, Antiquité* 114 (2) : 861-919.

Trinquier J. 2007.— La mosaïque Barberini de Palestrina et l'image de la faune éthiopienne dans l'Égypte lagide, *in* Massa-Pairault F.-H. & Sauron G. (éds), *Images et modernité hellénistiques. Appropriation et représentation du monde d'Alexandre à César*. EFR, Rome : 23-60.

Trinquier J. 2008a.— La fabrique du serpent *draco* : quelques serpents mythiques chez les poètes latins. *Pallas* : 221-255.

Trinquier J. 2008b.— La hantise de l'invasion pestilentielle : le rôle de la faune des marais dans l'étiologie des maladies épidémiques d'après les sources latines, *in* Bœhm & Luccioni : 149-195.

Turcan R. 1966.— *Les sarcophages romains à représentations dionysiaques. Essai de chronologie et d'histoire religieuse*. De Boccard, Paris.

Turcan R. 2003.— *Liturgies de l'initiation bacchique à l'époque romaine (Liber)*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; De Boccard, Paris.

Van der Eijk P. J. 2008.— Les mouvements de la matière dans la génération des animaux selon Aristote, *in* Boudon-Millot, Guardasole & Magdelain : 405-424.

Van der Geer A. 2008.— *Animals in Stone, Indian Mammals Sculptured through Time*. Brill, Leyde ; Boston.

Vernus P. & Yoyotte J. 2005.— *Le bestiaire des pharaons*. A. Viénot, Paris.

Vian F. 1952.— *La guerre des Géants. Le mythe avant l'époque hellénistique*. Klincksieck, Paris.

Vian F. 1963.— *Les origines de Thèbes. Cadmos et les Spartes.* Klincksieck, Paris.

Villanueva Puig M.-C. 2009.— *Ménades. Recherches sur la genèse iconographique du thiase féminin de Dionysos des origines à la fin de la période archaïque*. Belles Lettres, Paris.

Vogel M. J. P. 1926.— *Indian Serpent-lore or the Nāgas in Hindu legend and art*. Asian Educational Services, Londres.

Voutiras E. 2000.— Le cadavre et le serpent, ou l'héroïsation manquée de Cléomène de Sparte, *in* Pirenne-Delforge V. & Suarez de la Torre E. (éds), *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs*, actes du colloque organisé à l'Université de Valladolid, 26-29 mai 1999. Centre international d'étude de la religion grecque antique, Liège : 377-394.

Wellmann M 1909.— Fledermaus, *in RE* XII : col. 2740-2742.

Wick C. 2004.— *M. Annaeus Lucanus. Bellum civile. Liber IX. Kommentar*. K. G. Saur, Munich ; Leipzig

Wick C. 2009.— *Veros dracones putares*. Schlangenkunde in der antiken Fachliteratur und Poesie, *in* Harder M. A., Regtuit R. F. & Wakker G. C. (eds), *Nature and Science in Hellenistic Poetry*. Peeters, Louvain ; Paris ; Walpole/Ma. : 277-293.

Woytek B. 2006.— Die Verwendung von Mehrfachstempeln in der antiken Münzprägung und die « Elefantendenare » Iulius Caesars (RRC 443/1). *Schweizerische Numismatische Rundschau* 85 : 69-95.

Zucker A. 2005a.— *Les classes zoologiques en Grèce ancienne d'Homère à Élien (VIIIe av.-IIIe ap. J.-C.)*. Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence.

Zucker A. 2005b.— *Aristote et les classifications zoologiques*. Peeters, Louvain-la-Neuve.

Zucker A. 2008.— Théophraste à mots découverts : *Sur les animaux qui mordent ou piquent* selon Priscien, *in* Auger D. & Wolff É. (éds), *Culture classique et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*. Picard, Paris : 331-340.

Soumis le 15 septembre 2011 ;
accepté le 17 janvier 2012